

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 704. — 8 Oct. 1870.

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement ou accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Le Bulletin de la guerre. — Souvenirs du siège de Paris. — La

science dans la guerre. — Les monnaies de la République. — Théâtres. — Chronique musicale.

GRAVURES : Le général Vinoy. — Manifestation des enfants enrôlés pour servir aux ambulances. — Episode du combat de Choisy-le-Roi. — Vues panoramiques des posi-

tions de l'ennemi, rive droite et rive gauche. — Les déserteurs traversant Paris. — Campement de Prussiens dans le bois de Meudon. — Combat de la Claymore. — La garde nationale aux remparts. — Paris guerrier (dessin de Crafty).

LE GÉNÉRAL VINOY

Le général Vinoy, qui commande en chef le 13^e corps d'armée qui opère sous Paris, est le type accompli du soldat français; il s'est élevé de simple fantassin aux premières dignités.

Sa carrière militaire est une des mieux remplies, ses états de service des plus brillants; les champs de bataille de l'Afrique, de Crimée et d'Italie l'ont vu au premier rang, toujours sur le chemin de l'honneur et du danger.

Ancien colonel de zouaves, son régiment avait reçu le surnom de *Militaire*, comme celui de Bourbaki était appelé *Mousquetaire*. C'est, en effet, l'amour de la discipline, le respect du devoir militaire qui distinguent ce soldat royal, ce général ferme, décidé dans le commandement, et qui a mérité d'une haute autorité dans l'armée.

Appelé à commander le 13^e corps, le général Vinoy a débuté par une opération importante qui prendra une place dans l'histoire; la retraite de Mézières est un beau fait de guerre qui risque de passer inaperçu, dans la série de circonstances graves où nous nous sommes trouvés depuis le commencement de cette terrible campagne.

Manceuvrant constamment à quelques kilomètres de l'ennemi, le trompe, il le bat, il lui



Le général Vinoy, commandant en chef le 13^e corps d'armée.

échappe par la ruse, par la patience, par la perspicacité, enlève ses uhlands, balaye les routes derrière lui, évite les points difficiles, et enfin arrive sous Paris alors qu'on le croyait enveloppé de toutes parts.

Vinoy enveloppé, le noyau qui devait devenir l'armée de Paris n'existait plus, et notre dernière chance de revanche était annulée et compromise.

Ce sont là de ces opérations négatives qui équivalent aux plus brillantes victoires, et qu'on ne porte pas toujours à l'actif d'un général. Il faut se rappeler que les troupes dont disposait Vinoy, formées de régiments de marche, étaient moins habiles que celles de Bazaine et de Mac-Mahon à opérer cette difficile retraite; elles l'ont accomplie avec une résolution au-dessus de tout éloge.

L'attitude du 13^e corps au combat de Choisy-le-Roi prouve ce que quinze jours ont fait de cette armée. Du reste, avec des généraux divisionnaires comme d'Exea, de Maud'huy, Blanchard, avec des brigadiers comme de Valdan, d'Ubexi, Mattat, Daudel, Dumoulin, Blaise, Susbielle et l'héroïque Guilhem, on peut être sûr de faire rendre au soldat tout ce qu'il peut donner dans les cruelles circonstances où se trouve, cette année, notre dernier rempart.

C. Y.

COURRIER DE PARIS

La défense de Paris est aujourd'hui l'unique sujet des préoccupations de tous.

Tous les renseignements authentiques qui peuvent être donnés à ce sujet étant accueillis avec avidité par le public, il faut que le chroniqueur se mette lui-même en campagne.

Ab uno disce omnes... Par l'un d'eux apprenez à les connaître tous, dit l'axiome latin. Ne pouvant visiter successivement tous les forts, j'ai choisi pour but de mon voyage le fort de Bicêtre, l'un des plus importants et des plus vastes.

Vous pouvez tenir pour certain que la description que je vais vous en faire peut s'appliquer à tous les autres, en tant qu'agencement admirable, armement complet, et résolution inébranlable.

Donc, nous partons par la route d'Italie.

A mesure que nous approchons de cette barrière, l'animation devient plus grande.

La foule, bien que la circulation soit interdite aux abords des fortifications, aime à se diriger vers ces parages.

— Il est déjà intéressant, a dit Victor Hugo, de regarder un mur derrière lequel on suppose qu'il se passe quelque chose...

Cette affluence de promeneurs, si elle n'était largement panachée d'uniformes, n'offrirait au regard rien de particulier, et l'on ne se douterait pas qu'on se trouve dans une ville assiégée.

Les Parisiens sont doués d'une si merveilleuse insouciance en face du péril!

Nous voici cependant aux murailles elles-mêmes.

Les factionnaires font leur service avec une vigilance toute guerrière. Impossible d'aller plus loin sans présenter le laissez-passer de rigueur...

Nous exhibons le nôtre. Tandis qu'on l'examine scrupuleusement, nous jetons un coup d'œil sur les remparts d'alentour. L'aménagement en est superbe.

Partout les bivouacs de la garde nationale, si résolue et si dévouée. Les sentinelles arpentent les talus; les canons n'attendent que l'occasion de donner de leurs nouvelles aux Prussiens.

L'activité est partout entraînante.

All right! Tout va bien... et notre voiture traverse le pont-levis.

Ici l'aspect change tout à coup. Nous sommes dans l'ancienne banlieue. Quelques rares passants cheminent d'un pas rapide. Les maisons sont vides et mornes.

Plus de rideaux aux fenêtres. Les boutiques ont clos leur porte. Plus rien que le silence et la solitude.

En vérité, je ne sais rien de plus poignant que la vue de ces villages sans habitants. On dirait autant de Pompeia et d'Herculanum à la surface du sol.

Mais nous n'avons pas le temps de philosopher et de nous livrer à des descriptions buissonnières.

En avant!

Le fort de Bicêtre est-là devant nous.

Nous enfilons une rue latérale. Nous commençons à gravir une pente abrupte. De ce côté, de vastes tombereaux enlèvent des terres qu'ils transportent dans le fort; de cet autre est installé l'abattoir où l'on tue le bétail destiné à l'alimentation des troupes du fort et des environs.

Encore quelques tours de roue et nous mettons pied à terre.

Le fort de Bicêtre est commandé par le vaillant amiral Pothuau, qui a sous ses ordres tout un secteur.

C'est un brave entre les braves, en même temps qu'un homme d'une haute intelligence.

Les officiers de marine placés sous ses ordres frappent tous par leur air de résolution et leur calme inébranlable.

Pas l'ombre de forfanterie. On sent que tous ces

intrépides sont prêts à mourir, et qu'ils considèrent ce sacrifice comme le plus simple des devoirs.

La garnison de Bicêtre, en grande partie composée de marins et d'infanterie de marine, est tout entière d'ailleurs dans les mêmes dispositions.

Quelle admirable chose que ce patriotisme maître de lui et plus beau dans sa placidité même!...

Quel rassurant spectacle aussi que celui des formidables précautions prises pour repousser toutes les attaques!

On peut dire que rien n'a été oublié.

— Si l'on travaille même, nous disait un officier, c'est par coquetterie.

On se donne le plaisir du superflu, mais le nécessaire est plus que prêt depuis longtemps.

Aussi le seul souci de la garnison de Bicêtre est la crainte que les Prussiens n'osent pas se frotter de ce côté.

Le fort de Bicêtre jouit certainement de la plus belle vue qu'il y ait autour de la capitale. Tout Paris s'étend à ses pieds. Et lui, semble veiller sur la ville qu'on dirait endormie.

Du côté de la campagne, on découvre les Hautes-Bruyères, puis derrière, Villejuif.

Nos soldats occupent toutes les positions et y sont fortement établis. Avec les lorgnettes marines, on les aperçoit faisant tranquillement la soupe, tandis qu'un détachement parti du fort arrache, en manière de passe-temps, les pommes de terre d'un champ abandonné.

Ce qu'il y a d'admirable dans l'organisation du fort de Bicêtre, c'est que l'on s'est préoccupé non-seulement d'écraser l'ennemi, mais encore de préserver la vie des défenseurs par tous les moyens.

Tranchées, parados, tout a été prévu de façon à défier la pluie d'obus la plus terrible.

Les Prussiens en seront pour leurs frais de poudre et de plomb.

Avec cela un ordre! une discipline! une propreté!

Tout est pimpant, luisant... un vrai bijou!

Oni, ce sont là les joyaux de la patrie que ces forts qui font une ceinture à notre cher Paris.

Ces joyaux-là, on ne nous les ravira pas, j'en ai la certitude depuis que j'ai visité le fort de Bicêtre. Tous les autres forts lui ressemblent. Ils sont défendus par des héros qui diront à l'ambition allemande:

— Tu n'iras pas plus loin!

— On lit un beau matin dans le *Journal officiel* ceci ou quelque chose d'approchant:

— Une nouvelle estafette a apporté des nouvelles de Tours...

Et c'est tout.

Et il ne vient à l'idée de personne de se demander quelle est cette estafette, et à travers quels périls il a fallu qu'un homme vraiment héroïque se décidât à passer pour arriver jusqu'à nous avec son précieux chargement.

Eh bien, j'ai eu la bonne fortune de voir l'autre soir un de ces hommes là.

Celui dont je parle a, pour son compte, traversé déjà sept fois les lignes prussiennes, aller et retour. Sept fois! c'est-à-dire qu'il a couru au moins sept cents chances de mort, car à chaque voyage il a échappé à une centaine de périls successifs.

Ce qui m'a paru tout à fait admirable dans cet homme de fer, c'est la modestie inouïe avec laquelle il parle de ses exploits; pour lui c'est la chose la plus naturelle du monde. Presque une promenade. Les balles sont un détail dont il a l'air de ne pas même se douter.

Mais le courage ne suffit pas seul.

Il faut encore une intelligence exceptionnelle pour mener à bonne fin une telle aventure. En écoutant ce brave, vous croiriez lire un roman de Cooper.

Mêmes ruses merveilleuses, mêmes subtilités, mêmes péripéties. Les procédés imaginés par lui pour tromper la surveillance prussienne sont incroyables. Si nous pouvions tout raconter... Mais non.

Un autre détail qui, celui-là, honore encore plus particulièrement l'intrépide citoyen qui s'est voué

à cette tâche: il ne veut accepter aucune rétribution.

Rien que l'argent absolument nécessaire pour les frais qu'il est lui-même obligé de faire.

On lui offrirait les sommes les plus séduisantes, qu'il les refuserait.

Son idéal, c'est le dévouement à la patrie.

— Si je meurs, nous disait-il, je veux simplement que mon souvenir soit honoré et qu'on se répète: X... était un patriote, voilà tout.

En parlant ainsi, ce héros inconnu, dont le nom sera plus tard livré à la publicité, quoi qu'il arrive, levait les yeux vers le plafond, comme s'il avait entrevu au travers l'étoile qui le guide dans sa tâche.

Il était admirable.

Vingt sous pour aller dîner, c'est tout ce qu'il réclame quand il revient d'expédition, ce vaillant entre les vaillants.

Non, le pays qui produit de tels hommes n'est pas dégénéré.

— Ce sont des vaillants aussi ceux qui s'en vont à travers les airs porter de nos nouvelles aux départements voisins.

C'est aujourd'hui un des services les plus ponctuellement organisés.

Cette semaine, Nadar l'infatigable, Nadar, qui se trouve toujours sur toutes les brèches, a lancé un aérostat tout flambant neuf. Il l'a appelé l'*Armand Barbès*. Ce nom d'un des plus purs combattants de la démocratie lui portera bonheur.

C'est toujours la place Saint-Pierre qui est le quartier-général de Nadar: c'est de là qu'est parti le ballon.

Il faut voir Nadar, allant, venant, stimulant. Il est superbe.

Et chaque fois que la nacelle, où un aéronaute a pris place, quitte le sol, notre regard la suit, et la pensée suit notre regard.

Que d'angoisses, d'affections, de craintes, d'espérances, de souhaits, contenus dans le petit ballon de lettres qu'emporte l'aérostat!

La vie de toute une nation quintessenciée, pour ainsi dire, est concentrée dans cet étroit espace. Le ballon, c'est la patrie, lui aussi.

La patrie planant au-dessus de l'invasion comme pour la défier. La patrie se rapprochant du ciel, comme pour demander justice!...

Et chacun partage ardemment cette émotion, car lorsque les yeux de tous les spectateurs redescendent vers la terre, il y a plus d'une larme qui coule de ces yeux-là!

— C'était un cœur d'or que ce pauvre général Guilhem qui a succombé dans l'affaire de Chevilly.

L'oraison funèbre du général Trochu lui a rendu justice dans des termes qui ont ému tout le monde. Oui, c'est bien là le langage que doivent parler ceux qui sont au poste d'honneur dans des circonstances comme celles que nous traversons.

Ce petit discours tenait de l'austérité des trappeurs et de la vigueur lacédémonienne.

Le *Frères il faut mourir* y devenait héroïque.

Le général Trochu a semblé vouloir répondre aux critiques de ceux qui l'accusaient d'abuser de la parole.

Mais, à notre avis, il y avait, à propos de la mort du premier officier supérieur tué sous Paris, autre chose à faire que ce qui a été fait.

Répetons-le, parce que cela est capital, le Gouvernement de la défense nationale n'use pas assez de la mise en scène. Il veut trop nous traiter avec la simplicité américaine, et, par malheur, nous n'en sommes pas arrivés à ce degré-là d'éducation nationale.

Il nous faut un peu de décor. C'est peut-être difficile à dire, mais cela est.

Comme la première Révolution l'avait admirablement compris! David était un de ses grands conseillers pour tout ce qui nécessitait des pompes populaires.

Aussi agissait-elle sur l'imagination avec une incroyable puissance.

Eh bien! — pour ne citer qu'un exemple à l'appui de ce que nous avançons, — croyez-vous

que Paris ne se serait pas senti remué jusqu'au fond de ses entrailles s'il avait assisté au spectacle que voici :

Le Gouvernement de la défense nationale suivant tout entier en corps, avec insignes et à pied, le cercueil de ce valeureux soldat qu'on menait à sa demeure dernière.

Le cortège aurait traversé tous les boulevards entre deux haies de garde nationale. Et chacun, profondément ému, serait rentré chez lui, après cette cérémonie patriotique, plus ardent et plus prêt à donner sa vie pour notre chère France.

Ne négligeons rien de ce qui peut soulever les masses. Le salut est à ce prix, et il n'y a pas de petits moyens lorsqu'il s'agit de délivrer le sol et de collaborer au salut public.

Si les obsèques du général Guilhem ont été l'émotion de la semaine, certain rapport de M. Rouher, trouvé dans les papiers des Tuileries, en a été la suite.

Il faut disséquer minutieusement ce document pour bien voir tout ce qu'il renferme de perfidie. Miel et fiel panachés.

D'abord le coup de patte à M. Haussmann :

« Il a tout en grand : les qualités et les défauts. »
Quand on reçoit un coup d'encensoir comme celui-là sur le nez, le nez saigne.

Et le portrait de M. Chevreau :

« Esprit facile, en relation, à Paris, avec les camps les plus opposés, il subit volontiers tous les entraînements; *Podor della f. minuta* le fait volontiers dévoyer, et son administration est souvent une série d'alternatives, de négligences, de soubresauts, d'éclats et d'indifférence. »

L'odor della feminita restera. M. Chevreau est à jamais noyé dans ce flacon de patchouli.

Le coup de griffe à l'adresse de M. Latour du Moulin est moins dissimulé. C'est presque un coup de poing :

« Je m'aperçois que j'ai omis de désigner M. Latour du Moulin. Je prie l'empereur de croire que cette omission n'était pas le résultat de la jalousie; mais je confesse que ce travail a l'intention d'être sérieux. »

Une omission qui est le résultat de la jalousie ! La colère a décidément fait dévier la plume. Mais qu'a donc fait M. Latour du Moulin à l'ex-grand vizir ?

Il serait curieux de le savoir.

Une phrase qui mérite d'être particulièrement mise au jour (celle-là c'est une trouvaille), c'est la suivante, décochée à M. Magne à travers l'empire, ou plutôt à l'empire à travers M. Magne :

— Je ne redouterai le premier reproche que si nous étions en face d'une émeute; mais alors la question deviendrait militaire. Quant aux tendances à un népotisme un peu exagéré, je crois la matière épuisée et par conséquent les occasions rares pour l'avenir.

Je crois la matière épuisée est un mot à la Mercadet; Balzac l'aurait fait encadrer.

Il aurait dans le même cadre ajouté le portrait de M. Devienne.

« M. Devienne est doué d'une certaine austérité de caractère ! »

Cela au lendemain peut être des visites à M^{lle} Marguerite Bellanger. Augures, comment faisiez-vous pour vous regarder sans rire ?

Parbleu, ils prenaient le moyen le plus court : ils riaient tout simplement.

Car l'austérité de M. Devienne est évidemment là une cruelle ironie. Toujours le miel est fiel, selon la formule.

Mais, hélas ! il faut que nous causions, avant d'en finir avec ce sujet, une désillusion à ceux qui s'en allaient répétant depuis quelques jours :

— Il était tout de même fort, ce Rouher.

Ceux-là se sont trop hâtés d'admirer.

Il est certain, en effet, que le rapport n'a pas été écrit par M. Rouher, mais bien par un secrétaire attaché à sa personne et spécialement chargé de lui faire un style, depuis surtout qu'il songeait à l'Académie.

Les passages lourds, comme celui qui concerne

M. Latour-du-Moulin, indiquent, en détonant, les ratures par lesquelles M. Rouher est intervenu.

Quant au reste, encore un *sic vos non vobis* à ajouter à tant d'autres.

Il y a du reste bien d'autres merveilles dans ces papiers.

Tenez ! personne n'a remarqué ce passage d'une note véritablement piquante.

Il s'agit d'un candidat à la croix d'officier de la Légion d'honneur, M. de Montjoyeux.

La note dit :

— Par son âge et son dévouement, il a droit à une promotion...

Par son âge !... Le décoré pour cause de vieillesse est une de ces inventions exhalantes qui défilent l'imagination des vaudevillistes.

C'est la contre-partie du célèbre

— Si jeune et déjà fils d'un maire !

A propos de municipalités, *si non e vero e bene trovato*.

On m'a raconté ceci :

Le lendemain de la révolution, on était en émoi devant la porte du Lycée du prince impérial, à Vanves.

Que faire de l'inscription qui l'ornait ?

Un passant souffla un avis splendide.

Et l'on put lire une heure après :

— Lycée du prince national.

Le cheval fait énormément parler de lui.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, comme dit Buffon, ne se signale pas seulement par des prouesses guerrières, mais encore par des exploits culinaires... dont il est, hélas ! victime

Quoique les hippophages eussent fait pour propager la viande de cheval, on se défiait de leur *dada*, — c'est le cas de le dire.

La nécessité, au contraire, a popularisé le cheval alimentaire, et désormais je gage que, même en temps normal, il jouera dans l'alimentation publique un rôle important.

Je puis, au besoin, servir de témoin en faveur de l'hippophage, à laquelle j'avoue m'être très-longtemps montré rebelle.

J'ai eu l'honneur de prendre part au dîner équestre de la commission centrale d'hygiène.

En mon âme et conscience, sur mes facultés digestives et sur tout ce que j'ai d'appétit, non, la viande de cheval ne saurait être coupable d'aucune violence envers les estomacs les plus débiles.

Courage donc, les timorés !

Et dépêchez-vous ! Bientôt il n'y en aura plus pour tout le monde.

On ne pense pas à tout, n'est-ce pas ?

On sait avec quelle ardeur on s'est livré à la chasse de tous les insignes ou adjectifs qui pouvaient rappeler la dynastie déchu.

Or çà, passez sur la place du Palais-Royal, tournez le dos audit palais, et levez les yeux.

Vous lirez sur le monument qui vous fait face, écrit en lettres de fortes dimensions, ces mots :

Bibliothèque IMPÉRIALE du Louvre.

On va détruire bien loin ce qu'on a sous la main.

Un avis reproduit par tous les journaux nous a appris que l'Académie vient de constituer son bureau pour le quatrième trimestre de 1870.

M. Dufaure a été nommé directeur, et M. Auguste Barbier, chancelier.

Ce fonctionnement paisible des quarante inutiles, au milieu des écueils et des catastrophes nationales, ne vous produit-il pas un singulier effet ?

Il est démontré depuis longtemps que l'Académie française est une superfluité, un vieux débris de féodalité intellectuelle.

Pourquoi ne profiterait-on pas de l'occasion pour la supprimer ?

Il n'y aurait que des applaudissements.

Il y a des gens qui comprennent singulièrement la dignité militaire.

Une lettre adressée au *Rappel* contenait cet incroyable détail :

« Hier, en traversant le pont des Saint-Pères avec un ami, j'ai vu passer un élégant phaéton conduit par un jeune sous-lieutenant de la garde mobile, et derrière lui un simple *moblot*, qui était là comme un laquais.

« La voiture passant au grand galop, je n'ai pu rappeler à l'ordre ce petit crevé en uniforme; je le regrette infiniment, car je lui aurais fait comprendre qu'un soldat n'est pas un valet. »

Prendre l'uniforme pour une livrée, c'est roide.

Une impression que vous avez certainement ressentie, c'est celle que j'ai éprouvée en lisant les nouvelles de la province et de l'étranger apportées par les journaux anglais et le *Journal de Rouen* :

Une sorte de surprise analogue à l'ahurissement d'une personne qui aurait vécu en cellule depuis plusieurs mois et qui s'étonnerait de trouver au dehors, quand on la relâcherait, des habitants, des rues, des maisons.

Ah bah ! Il existe donc des départements ? il existe donc une Europe ?

On en est presque stupéfait, tant on est déjà acclimaté à l'existence *robinsonnienne* que le siège impose.

Oui, le proverbe a raison : l'habitude est bien une seconde nature.

Une des rares récréations qui restent aux Parisiens, ce sont les *trains du curiosité* du chemin de fer de ceinture.

Rien de plus singulier que ces promenades à vapeur; on se presse dans les gares, on s'empile sur les impériales, personne à l'intérieur des wagons.

Car il faut découvrir au loin.

Ah ! si l'on pouvait apercevoir en passant la silhouette d'un Prussien !

Et les vues s'étendent, et les yeux s'écarquillent.

On fait ainsi le tour de l'enceinte, tantôt au pied d'une tranchée, tantôt au niveau du sol.

Les passages les plus intéressants sont du côté de Saint-Ouen, au Point-du-Jour, à Bicêtre.

Et alors Dieu sait si les commentaires s'en donnent.

Au fond, cela ne fait de mal à personne. Quand les bombes pleuvront, il faudra rester chez soi.

Que les badauds jouissent donc de leur reste !

Bonne me sure prise trop lentement : On va distribuer des cartes d'identité aux gardes nationaux.

Ces cartes auront toutes sortes d'avantages.

1° L'ennemi ne pourra plus nous tromper avec de faux uniformes;

2° En cas de blessure ou de mort, on saura tout de suite à qui on a affaire;

3° Ces cartes-là seront conservées avec soin, et plus tard, quand le pays sera délivré, on les montrera à ses enfants, en leur disant :

— Tu vois, j'y étais !...

O platitude humaine ! Ce qui suit est authentique.

Un fonctionnaire destitué de l'ancien régime s'est mis en quête d'une place pour remplacer celle qu'il a perdue. On ne voit que lui dans les bureaux et antichambres.

Et comme ledit fonctionnaire est apparenté avec un des gros bonnets du ci-devant empire, il a soin de prévenir toutes objections par ce boniment préparé d'avance :

— Un de mes neveux a, il est vrai, épousé une cousine du ministre X... Mais je vous donne ma parole que j'avais refusé mon consentement à ce mariage.

N'est-ce pas un trait de bonne comédie ? Messieurs les auteurs, prenez des notes.

PIERRE VÉRON.



DÉFENSE DE PARIS. — Manifestation sur les boulevards des enfants enrôlés depuis pour servir aux diverses ambulances. — (Dessin de M. Vierge.)

LE BULLETIN DE LA GUERRE

« Que les fraises manquent pendant trois jours — et Paris ouvrira ses portes. »

Voilà l'argument que certains fantaisistes de 1840 mettaient en avant pour combattre ce qu'ils appelaient alors l'embastillement de Paris.

Ces fervents du paradoxe ne tenaient pas en

grand honneur les Parisiens dont ils faisaient si légèrement un peuple d'Esau patriotes tout prêts à vendre leur ville contre un plat de petits fruits rouges et parfumés.

La passion les rendait injustes, et si jamais question passionnée agita la France, ce fut bien assurément celle des fortifications de Paris.

Le roi Louis-Philippe, à qui n'était jamais venue l'idée de se jeter dans les aventures sur le périlleux sol étranger songeait plutôt à se retrancher chez

lui contre les attaques de ses voisins. Il croyait sage, ce Laërte de la bourgeoisie, de faire, dans l'aire dévastée de l'aigle impérial, un nid inexpugnable pour le coq pacifique.

M. Thiers, alors ministre, évoqua pour appuyer son projet les ombres de Vauban, de Napoléon, de Carnot. La Chambre des députés fit, du haut de la tribune parlementaire, un cours de stratégie où professèrent tour à tour Lamartine, Dufaure, Garnier-Pagès, Odilon Barrot. Dans la presse, Armand



DÉFENSE DE PARIS. — Combat de Choisy-le-Roi, Chevilly, L'Hay et Thiais. — Aspect de la Maison-Blanche, désignée pour Ambulance. — Arrivée des premiers blessés. — 7 heures du matin. — (Dessin de M. Darjou.)



SIÈGE DE PARIS. — Episode du combat de Choisy-le-Roi. — Le 35^e de ligne s'empare pour la seconde fois d'une batterie prussienne défendant le village barricadé et crénelé. — (Dessin de M. Lix.)

Marrast et le *National* étaient pour les fortifications, tandis que la *Revue du Progrès* et Louis Blanc tonnaient contre.

La loi fut votée. Paris est détruit, s'écrièrent les inconsolables. On va raser une partie du village du Point-du-Jour, la moitié du bois de Boulogne, le parc royal de Neuilly. Les Batignolles, Clichy, Saint-Denis, la Petite-Villette, les Prés Saint-Gervais, Pantin, Belleville et Romainville, les Bruyères et la Justice, Bagnolet, Saint-Mandé, le parc et le château de Bercy, la Maison-Blanche, Gentilly et Beau-Grenelle, vont être écornés. Le pays va être ruiné, dévasté, avili.

On construisit les fortifications, et les prophètes de malheur en furent pour leurs prophéties. Paris fut embastillé et Paris n'en resta pas moins la ville de rendez-vous pour le monde entier, la capitale du plaisir, de l'esprit et de la pensée. La grande capitale n'en rayonna que plus vivement et sa banlieue n'en fleurit pas moins.

Les détracteurs à courte vue doivent aujourd'hui rengainer leurs paradoxes, et vous les offenserez cruellement si, en ce moment, vous leur proposez d'échanger le moindre bastion contre une assiette de fraises.

Ils doivent d'ailleurs comprendre que le peuple de Paris n'en est pas encore arrivé à ce point de décadence où la gourmandise l'emporte sur le patriotisme. Le Prussien est à ses portes, et il pense peu aux douceurs du dessert. Il court et monte sa garde aux remparts sans se soucier autrement des raffinements gastronomiques, et il échangerait volontiers toutes les richesses de l'antique Pomone contre un chassapot. Peu lui importe que la table soit bien ou mal garnie, que les caillots tombent rôtis sur la nappe ou qu'il n'y ait que du pain sec. Ce qu'il veut manger, c'est du Prussien. Et il en mangera, gardez-vous d'en douter.

En face de l'ennemi qui campe sous ses murs, la population entière de Paris est préparée à tous les sacrifices. Ceux que peut lui imposer son estomac ne sont rien. Il ne les compte pas.

Aujourd'hui Paris est fier de ses remparts, car il sait qu'autour d'eux va se jouer la grande partie de la civilisation contre la barbarie. Ses boulevards de pierres et de terre sont, à l'heure qu'il est, sa garantie contre la défaite de la France. Ses murailles de poitrines et de bras sont tombées à Forbach, à Reichshoffen, à Wissembourg, à Sedan; il se retranche dans son enceinte bastionnée comme les désespérés de Strasbourg, les patients de Metz, les intrépides de Phalsbourg, de Toul, de Thionville.

Dans le système conçu par Vauban, vers 1689,

Paris fortifié était, avant tout, le couronnement, le réduit, pour employer le mot technique, du vaste front de forteresses qu'il avait créé sur toutes nos frontières.

Le plan qu'il avait conçu présentait deux enceintes continues : la première, intérieure, formée d'une muraille entourée extérieurement d'un fossé, renfermant la ville avec ses monuments, ses richesses; la seconde, établie à grande portée de canon de la précédente, c'est-à-dire à 2,500 mètres environ, pourvue d'ouvrages extérieurs et armée d'une puissante artillerie. Cette dernière enceinte devait être établie pour tenir l'ennemi le plus loin possible de la ville, afin de la garantir contre un bombardement.

Le projet de 1840 s'inspira du plan de Vauban. On enferma Paris et son ancienne banlieue dans un mur bastionné de 33 kilomètres de développement, avec fossés, sans chemins couverts ni ouvrages extérieurs. Cette enceinte comprend 94 bastions, dont 67 sur la rive droite et 27 sur la rive gauche de la Seine, répartis sur quatre vastes fronts en ligne droite ou légèrement courbe, entièrement à l'abri des feux d'enfilade, grâce aux ouvrages de la deuxième ceinture qui couvrent les points dangereux de leur prolongement. La seconde enceinte est formée par 18 forts détachés, dont les plus importants sont le fort de la Double-Couronne à Saint-Denis, le mont Valérien à l'ouest et Vincennes.

Les points faibles, ceux sur lesquels se porte l'attaque des Prussiens, se trouvent au Point-du-Jour, au devant duquel se dresse et se développe le plateau de Meudon, qui se trouve exactement sur le prolongement du front de la seconde enceinte, parallèle au grand côté du bois de Boulogne; le front établi en arrière de Montrouge et Issy, que domine la lente plaine de Châtillon; enfin la plaine basse de Gennevilliers, où l'ennemi pouvait facilement éviter les feux du Mont-Valérien et du fort de la Briche.

Depuis qu'a éclaté la guerre actuelle, de nouveaux ouvrages ont été ajoutés à ceux entrepris en 1841 : la redoute de Montretout, celle de Villejuif et de Châtillon, celles de Gennevilliers, de Montmartre et de Courbevoie.

L'ouvrage établi sur la hauteur de Montretout est destiné à combler la lacune existant entre les points élevés de la défense situés sur la rive droite et la rive gauche de la Seine.

Les ouvrages de Villejuif et de Châtillon doivent protéger les forts d'Issy, de Vanves, de Montrouge, de Bicêtre et d'Ivry, qui se trouvent en contre-bas.

Enfin les redoutes de Gennevilliers, de Montmartre et de Courbevoie sont chargées de défendre la presqu'île qui s'étend de Puéaux à Saint-Denis, et dans laquelle s'avança, en 1815, après avoir passé la Seine à Argenteuil, la nombreuse cavalerie des Anglais.

Les défauts de la cuirasse, si bien étudiés par M. de Moltke, sont devenus aujourd'hui les parties les plus inaccessibles. Les Prussiens ont voulu s'y frotter, ils s'y sont piqués jusqu'au sang. Je ne dis pas cependant que cela les décourage. Ils y reviendront sans doute, mais leurs premières tentatives, vaillamment repoussées, leur donnent à réfléchir. Ils hésitent. Ils ont essayé d'établir des batteries à Stains, au Raincy, au Bourget; on les a délogés et refoulés dans la forêt de Bondy. A Sannois, à Saint-Cloud, à Villejuif, ils n'ont pas été plus heureux. Nos artilleurs de la marine leur ont impitoyablement démonté tous les ouvrages avec les canons des forts.

Voilà quinze jours que Paris est cerné, et ni l'armée du prince royal, dont le quartier général est à Versailles, ni celle de Falkenstein, qui se cache derrière les hauteurs au-dessus d'Argenteuil, ni celle du prince de Saxe, blottie dans la forêt de Bondy, n'est encore maîtresse d'aucune position d'où elle puisse attaquer les forts de la place.

Les Prussiens se tiennent par groupes de 10,000 hommes, à 4 kilomètres de nos pièces marines, et à l'abri de leurs coups, soit dans les bois, soit derrière les collines. Ces corps, éparpillés autour de Paris, sont reliés entre eux par la cavalerie. Ils investissent la place, mais ne la bloquent pas. Ils n'assiègent pas, ils se recueillent. Depuis bientôt une semaine ils ne donnent plus signe d'animosité; ne venant pas à nous, il a bien fallu aller à eux. Pour les atteindre, nous avons dû courir jusqu'à Choisy-le-Roi, où l'avant-veille s'étaient montrés les éclaireurs du général Polhès. Encore quelques pas, et nous donnons la main à l'armée de la Loire.

De Saint-Denis à Vincennes et Charenton. — Au point de vue de la défense, et malgré son éloignement de l'enceinte, Saint-Denis est une position de premier ordre. Ce point doit être considéré par nos généraux comme un des pivots de la résistance. A tout prix, nous ne devons pas le laisser tomber entre les mains des Prussiens, qui, depuis l'investissement, ne cessent de porter là la ténacité de leurs efforts.

L'importance de Saint-Denis n'a point échappé aux ingénieurs militaires de 1840 qui en ont fait



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

Bonaparte reprit la plume qu'il avait jetée et traça ces lignes à l'adresse de Fouché :

« M'envoyer d'ici à ce soir une note aussi complète que possible sur le nommé Chanvallon.

« M'envoyer également tous les papiers et toutes les lettres saisis chez lui. »

L'huissier allait sortir, emportant cette dépêche, lorsque le Premier Consul le rappela.

Bonaparte se remit à sa table et griffonna un second billet.

— Ceci au général Lafosse, dit-il.

Un roulement de tambours, mêlé à un grand bruit d'armes, vint changer le cours de ses préoccupations.

Il y avait une revue annoncée pour ce jour-là sur la place du Carrousel.

Bonaparte consulta la pendule, prit sur un meuble un chapeau sans galon, et se dirigea vers le grand escalier.

Il portait un uniforme d'une simplicité outrée, sans aucune broderie.

Pour contenance, un fouet à la main.

Ce n'était pas qu'il détestât la pompe extérieure; en d'autres occasions il se montrait avec complaisance sous un magnifique habit de velours violet, dont l'or dissimulait toutes les coutures. Plus tard, pendant la période impériale, on le vit se vêtir de satin blanc à rosettes et à bouffettes, s'affabler d'un petit manteau et se coiffer de plumes comme un troubadour du théâtre Feydeau.

En toutes choses, il tenait à étonner.

Les salles-du palais des Tuileries étaient remplies d'un grand nombre de personnes qui attendaient sa présence, contenues par les huissiers à chaîne et par les domestiques à la livrée vert et or.

Un murmure flatteur, mais respectueux, salua son passage.

Il ne regarda personne et descendit rapidement l'escalier, bordé de deux haies de soldats.

Son état-major l'attendait sous le vestibule.

Si, pour étonner le peuple parisien, Bonaparte avait compté sur le contraste de sa mise avec celle

de ses généraux et de ses aides de camp, il faut convenir qu'il y avait complètement réussi.

Ceux-ci éblouissaient le regard par leurs riches pelisses, leurs épaulettes étincelantes, leurs armes précieuses, les selles splendidement ouvragées de leurs chevaux.

Bonaparte monta sur son cheval blanc, qui piaffait d'impatience.

La place du Carrousel offrait en ce moment un imposant tableau, favorisé par un soleil superbe.

Dans la cour étaient rangés en bataille plusieurs régiments d'infanterie.

Au delà de la grille, sur la place, s'étendait la cavalerie, au milieu de laquelle la petite troupe des mamelucks se faisait remarquer par l'étrangeté de son costume.

La foule apparaissait à toutes les issues de cette place, qui était alors une place à moitié détruite, à moitié construite, découpée au hasard, et à laquelle mille sinuosités sans motifs donnaient l'apparence d'un archipel. Des maisons curieuses, effrontées, telles que l'hôtel de Nantes et l'ilot du Doyenné, s'y avançaient comme pour regarder ce qui se passait dans le palais.

Une partie de l'histoire de France s'est toujours faite sur la place du Carrousel : depuis Louis XIV, qui y paraissait en costume d'opéra, jusqu'à Cazotte, qui y a été guillotiné après s'être prêté à lui-même son sort; — depuis Lazouski, qu'on y a enterré, jusqu'à Bonaparte, qui devait y amener triomphalement les chevaux de Venise. La place du Carrousel est le théâtre où se nouent et se dénouent les

un véritable camp retranché, flanqué des forts de la Briche, de la Double-Couronne et de l'Est. Deux lignes d'eau, le canal de Saint-Denis et la Seine, le protègent au sud et à l'ouest.

Toutes les routes qui partent de la frontière du Nord, entre Maubeuge et Dunkerque, et qui correspondent à la vallée de l'Oise, une des voies naturelles de l'invasion, convergent sur Saint-Denis. Celle de Calais, le chemin de fer du Nord, traversent la ville. La route de Paris à Lille passe à 3 kilomètres de son fort de l'Est.

Le camp retranché de Saint-Denis forme une des deux extrémités de l'arc de cercle, d'environ 30 kilomètres, décrit par la ligne des six forts de la rive droite, dont le premier est celui de Charenton. C'est également, avec Sèvres et Charenton, un des trois sommets du triangle irrégulier dessiné par la seconde enceinte des fortifications. Il commande, avec le fort d'Aubervilliers, qui se lie à gauche à ses ouvrages, cette immense plaine à peine ondulée qui s'étend au nord du bas de la butte Pinson, en dessous des hauteurs de Montmorency, jusqu'au canal de l'Ourocq et la forêt de Bondy. C'est dans cette plaine, sans défenses naturelles, à Stains, à Dugny, au Drancy, que campe en ce moment une forte partie de l'armée allemande. C'est également là qu'en 1814, campa Blücher avec ses 90,000 Prussiens.

Le défilé compris entre le canal de l'Ourocq et le plateau de Romainville, et qui, bien défendu, intercepte la route de Metz sur Paris, et coupe en deux parties l'attaque générale de la rive droite en lui enlevant une communication indispensable par les ponts du canal, ce défilé est commandé par le fort de Romainville qui croise ses feux avec celui d'Aubervilliers, et qui, avec les forts de Noisy, de Rosny et de Nogent, est établi sur le plateau où Marmont fut débordé le 30 mars 1814. Outre la route de Metz, ces forts interceptent celle de Strasbourg, d'où vont nous arriver, après la capitulation de cette place héroïque, une soixantaine de mille Allemands.

La chaîne des forts de la rive droite se continue et se termine par l'imprenable fort de Vincennes et les deux redoutes de Saint-Maur : la Gravelle et la Faisanderie, qui ferment la gorge de la presqu'île, couvrent le pont de Joinville et relient le fort de Nogent à celui de Charenton. Le fort de Charenton, élevé au confluent de la Marne et de la Seine, tient la tête de la ligne de défense sur la rive droite, bat le pont de Charenton par lequel l'ennemi pourrait tourner Vincennes et le plateau de Belleville, et la route de Bâle à Paris, qui passe par la trouée de Bé-

fort. C'est par là qu'encore en 1814 passèrent les 30,000 Austro-Hongrois lancés par le prince de Wurtemberg, à travers le bois de Vincennes, sur les barrières du Trône et de Charenton.

Le système de défense de la rive droite, qui va de Saint-Denis à Vincennes et à Charenton, et que je viens d'indiquer, est aujourd'hui complété au nord par une batterie marine établie sur la partie orientale des buttes Montmartre, batterie qu'il ne faut pas confondre avec celle installée sur les mêmes hauteurs et qui regarde plus spécialement les plaines de Gennevilliers et Colombes. On peut se faire une juste idée du pays que protège cette ligne de nos forts en étudiant le panorama que nous publions dans ce numéro.

De Clamart à Courbevoie. — La seconde enceinte de nos fortifications se continue au sud, dans l'espace tracé par le cours de la Seine, qui, traversant Paris, forme en cet endroit un grand arc dont la ligne des ouvrages avancés formerait la corde. Les forts qui défendent ici l'approche du mur d'enceinte sont au nombre de cinq : le fort d'Ivry, le fort de Bicêtre, ceux de Montrouge, de Vanves et d'Issy. Les deux derniers, avec la redoute des Molineaux, menacent les bois de Clamart et de Meudon, ces nids à Prussiens, et commandent la route et le chemin de fer de Versailles; les trois autres battent la route de Fontainebleau, la route et le railway d'Orléans. De Clamart, les hauteurs boisées s'élèvent jusqu'à Meudon, où se voit cette admirable terrasse qui domine tout le val de Meudon, les Molineaux, Billancourt et le Point-du-Jour jusqu'à l'Arc-de-Triomphe. Cette position est merveilleuse au point de vue stratégique. Une batterie établie sur cette terrasse protégerait très efficacement une attaque ennemie contre la presqu'île du point-du-Jour. Je m'étonne que les Prussiens ne l'aient pas encore occupée. Peut-être trouvent-ils le point de vue trop beau et se méfient-ils de la négligence que nous avons mise à le fortifier. Ils ont essayé de se concentrer un peu plus à droite, dans le parc de Saint-Cloud, au rond-point de la Lanterne-de-Diogène. Nos marins des canonnières ne leur ont pas laissé les coudées franches, et tous les ouvrages qu'ils ont entrepris ont été successivement démontés. Ils auraient bien voulu s'établir dans la redoute de Montretout, que nous avions abandonnée, mais ils comptaient sans le Mont-Valérien, qui les en a brutalement chassés. Au moyen de cette redoute, ils espéraient protéger une attaque dans la presqu'île de Nanterre, Courbevoie, Colombes et Gennevilliers;

mais, dès leur première marche sur Rueil, ils ont dû y renoncer et retourner se cacher dans les fourrés de Garches et de Bougival.

Ils n'ont pas encore osé occuper les collines qui s'étagent le long de la Seine, en passant par Saint-Cloud, Suresnes et Puteaux. Le Mont-Valérien est là qui les surveille et les menace. La batterie de Courbevoie, qui peut croiser ses feux avec ceux de la redoute de Gennevilliers et ceux des caronades de Montmartre, est là qui les attend. Et on sait que les Prussiens sont prudents. Ils ont tâté le terrain à Clamart, ils le sondent à Bellevue et à la Malmaison, mais ils ne s'aventurent pas encore.

Cette ligne de Clamart à Courbevoie, dont ils avaient facilement saisi les points faibles et qu'ils ne pensaient défendue qu'en un point par le fort Valérien, ils l'ont trouvée hérissée d'obstacles, d'ouvrages nouveaux que leurs plans primitifs ne leur avaient pas indiqués. Après quelques tentatives malheureuses, ils se sont retirés pour se fortifier dans le bas Meudon et sur le haut Saint-Cloud. Y reviendront-ils? — Nous l'espérons bien.

Nous n'avons pas à nous étonner si, sur la ligne droite d'investissement, les masses ennemies sont plus éloignées de la place que celles établies sur la rive gauche. Notre enceinte de défense extérieure couvrant, non-seulement Paris, mais la ville de Saint-Denis, il est naturel que la distance qui nous sépare de l'armée prussienne soit plus considérable.

À l'ouest, les Allemands occupent les hauteurs de Bougival, de Louveciennes, de Marly et de Saint-Germain. Partout ils se couvrent dans les bois. Au-dessus d'Argenteuil, ils sont massés et abrités derrière les hauteurs de Sannois et du moulin d'Orgemont. De là ils s'étendent au nord, par Saint-Gratien et la forêt de Montmorency, d'où ils se relient par les fortes positions de Pierrefitte, de Stains, du Bourget, à la forêt de Bondy, dans laquelle ils semblent avoir établi le centre de leur armée de l'Est, dont l'aile gauche tient les bords de la Marne jusqu'à Nogent. Au sud, ils cernent Paris par l'occupation de Créteil, Choisy-le-Roi, Sceaux, Meudon, Sèvres et Saint-Cloud. En arrière, à Versailles, se trouve le quartier général où se tient le roi Guillaume et son état-major. La place n'est donc pas bloquée. Son investissement même n'est pas effectif et le jour n'est pas éloigné, je le crois, où les lignes prussiennes seront forcées au moins sur un point. Cela est nécessaire, cela est indispensable, car Paris, avec 450,000 défenseurs armés, ne peut rester cerné par une armée assiégeante dont les pessimistes portent le chiffre à 400,000

tragédies gouvernementales, répertoire plus sombre que celui de Crébillon, plus pompeux par intervalles que celui de Voltaire, plein d'apothéoses et de catastrophes.

Lorsque le premier consul parut à cheval, ce fut une immense clameur.

Les tambours battirent aux champs.

Il parcourut d'abord le front de bandière, suivi à distance de son brillant cortège.

Puis il dépassa la grille.

Là, il se trouva en communication plus intime avec le peuple, qui avait toutes les peines du monde à ne pas franchir les lignes militaires.

Les femmes agitaient leurs mouchoirs; les hommes levaient leurs chapeaux. Tous les visages respiraient l'enthousiasme, la confiance. Le 18 brumaire était oublié. Que dis-je? il était absous, approuvé.

Les vivats retentissaient, poussés dans l'ordre suivant :

— Vive le général Bonaparte!

— Vive le premier Consul!

— Vive la République!

Bonaparte saluait gravement, d'un air rêveur.

Revenu dans la cour du Carrousel, il voulut parcourir à pied les rangs de l'infanterie.

Plus attentif, une main derrière le dos, l'autre dans son gilet, il jetait de rapides regards à droite et à gauche.

Il s'arrêtait dès que le premier soldat venu lui présentait les armes pour lui demander quelque chose.

— Prenez note de cela, disait-il à l'un de ses aides de camp, après avoir écouté.

Et il passait.

Les moindres détails lui sautaient aux yeux.

— Qu'as-tu à ton pied? demanda-t-il à un jeune soldat.

— Moi, général? fit celui-ci, troublé... Ah! c'est ma guêtre qui est défaite.

Bonaparte était déjà loin.

De temps en temps, il prenait du tabac dans une petite boîte d'écaille.

Revenu devant la porte des Tuileries, son attention se porta sur les personnes qui, par faveur, occupaient les fenêtres du rez-de-chaussée; et ayant reconnu Mme Grassini, la cantatrice, il se mit à la regarder aussi tranquillement que s'il eût été au théâtre.

La chronique prétendait que Bonaparte, en Italie, avait eu des soins pour cette belle personne.

Il s'avança vers elle :

— Vous venez donc nous voir, madame Grassini, lui dit-il, vous n'avez pas craint le soleil pour votre teint?

Et, sans lui laisser le temps de répondre, il se retourna du côté de ses troupes.

Il remonta à cheval pour commander quelques manœuvres.

Une d'elles excita particulièrement l'admiration générale.

L'infanterie s'étalait en ligne d'un bout du Carrousel à l'autre, c'est-à-dire du pavillon Marsan au pavillon de Flore.

Le mouvement en voie d'exécution était la charge à la baïonnette.

Bonaparte, adossé au pavillon de l'Horloge, voyait arriver à lui, le pas pressé, cette longue, droite et étincelante barre de fusils.

Soit distraction, soit tout autre motif, il ne se hâtait point de commander *hal e!*

Ce ne fut que lorsque ce rempart de baïonnettes se trouva à deux lignes de son cheval, et au moment où un inexprimable sentiment d'inquiétude éteignait toutes les poitrines, que le mot attendu sortit de sa bouche, prononcé d'une voix forte.

Lors du défilé, qui s'opéra au son d'une musique déjà supérieure, — on fut frappé de la bonne mine d'un bataillon de marins, qui portaient, parmi leurs armes, des grappins d'abordage.

La revue terminée, Bonaparte se rendit dans la salle du corps diplomatique, où étaient réunis les deux autres consuls, et où devait avoir lieu la présentation de plusieurs étrangers de distinction.

Cette salle était presque entièrement décorée avec les drapeaux conquis.

Le consul Lebrun et le consul Cambacérès étaient vêtus tous deux d'habits d'écarlate brodés d'or.

Sous ce riche costume, Lebrun semblait regretter le temps où il traduisait le *Tasse*, dans un humble réduit. Sa tête couronnée de cheveux blancs, ses traits affables, ses manières engageantes, tout en lui décelait un sage et un philosophe.

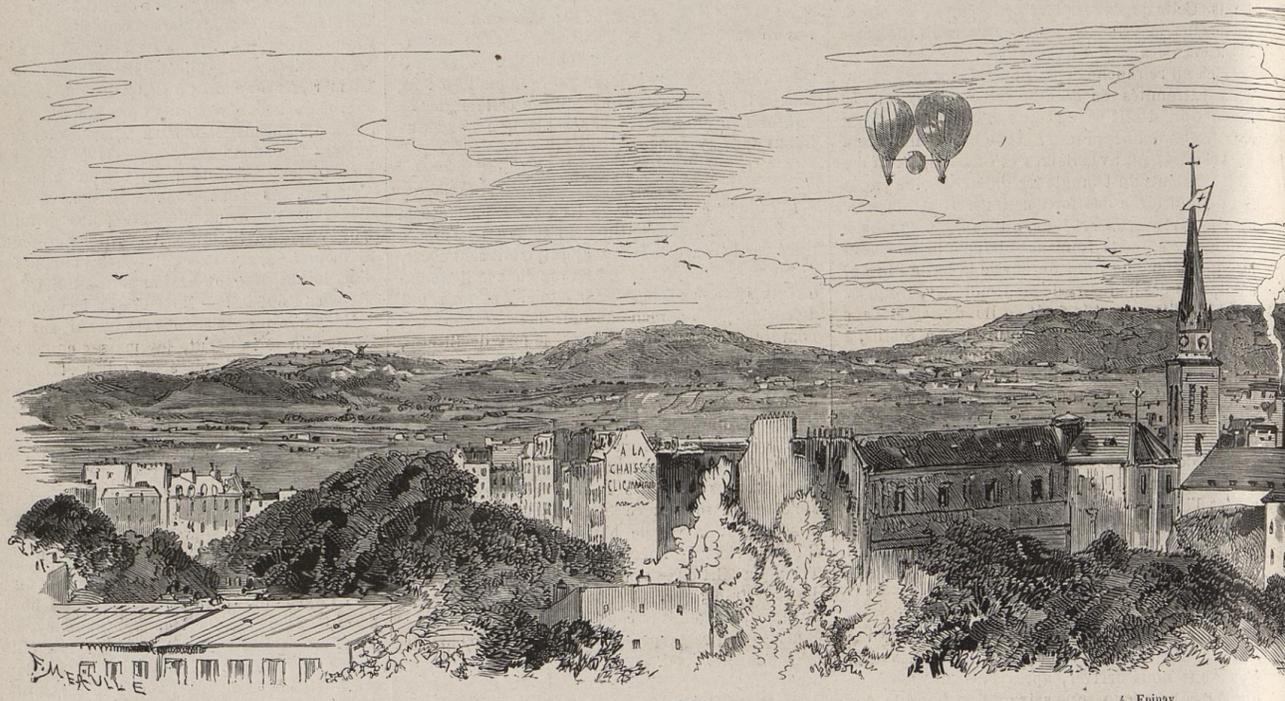
CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)

hommes au plus. Dès que nos jeunes troupes auront été aguerries par des reconnaissances multipliées, il est plus que probable qu'à un moment donné on les lancera en forces sur la position ambitionnée et dont l'occupation rétablira nos communications.

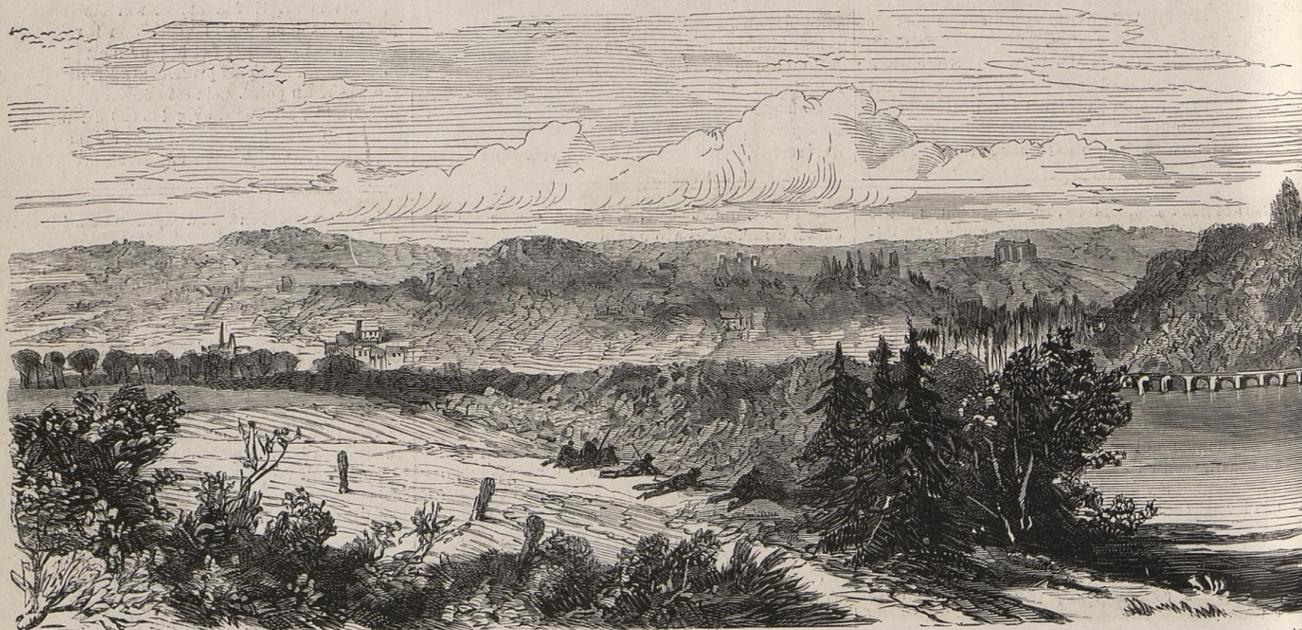
Les canonnières. — Le Claymore. — Nos troupes de ligne, nos éclaireurs et nos mobiles sont secondés dans les reconnaissances qu'ils font sur les bords de la Seine par nos canonnières. Plus d'une fois déjà leur coopération à la défense a été efficace. Le 22 septembre, vers onze heures du soir, le Sabre, la

Caronade et le Claymore, ces trois petits navires armés chacun d'une formidable pièce d'artillerie, furent envoyés en reconnaissance pour explorer le coude que la Seine décrit en sortant de Paris, du Point-du-Jour à Saint-Cloud. Il s'agissait de s'assurer des agissements de l'ennemi sur les hauteurs



1. Argenteuil. 2. Orgemont. 3. Sannois. 4. Epinay.

LE SIÈGE DE PARIS. — Vue panoramique des collines occupées par l'ennemi, de Vincennes à Saint-Denis. — (Dessin d'après nature de M. Edmond Morin.)



10. Clamart. 9. Issy-Fleury. 8. Meudon. 7. Bellevue.— Sevres. 6. Ville d'Avray. 5. La Courbevoie.

LE SIÈGE DE PARIS. — Vue panoramique des positions de l'ennemi, rive gauche, de Courbevoie à Suresnes. — (Dessin de M. de Bérard, d'après les croquis de M. Pierdon.)

l'ennemi que l'on apercevait à mi-côte des hauteurs de Bellevue et de Meudon. La vedette n° 2, capitaine Weyl, lieutenant de vaisseau; la batterie n° 4, capitaine Rogoмаure; la batterie n° 3, capitaine Choppart et la canonnière Farcy, commandée par le lieutenant de vaisseau Farcy, inventeur de cet affût flottant, descendirent la Seine jusqu'au pont de Billancourt. Les trois premiers navires ouvrirent le feu en lançant des obus sur les villas occupées par les Prussiens. La canonnière Farcy reçut l'ordre du commandant de la flottille, le capitaine de vaisseau Thomasset, de tirer sur la maison des sœurs de Meudon, grand bâtiment qui fait face au Point-du-Jour, et dans lequel s'était établi l'état-major prussien. La canonnière, avec son canon de gros calibre de 24 centimètres qui lance à 9,000 mètres, à pleine volée, des projectiles de 150 à 170 kilos, envoya quatre boulets contre le but désigné. Les trois premiers coups portèrent en pleine muraille, dans laquelle ils entrèrent comme dans du

heurre. Au quatrième coup, un nuage de poussière et de fumée et la déroute des officiers prussiens qui s'échappèrent en courant de la maison des sœurs firent comprendre que les pointeurs avaient touché juste. L'observatoire d'où l'état-major de M. de Moltke surveillait Paris était en ruine et les curieux délogés. La flottille des canonnières avait bien mérité de la patrie. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est que nos canonnières ne soient pas plus nombreuses et ne

lancant des obus sur les villas occupées par les Prussiens. La canonnière Farcy reçut l'ordre du commandant de la flottille, le capitaine de vaisseau Thomasset, de tirer sur la maison des sœurs de Meudon, grand bâtiment qui fait face au Point-du-Jour, et dans lequel s'était établi l'état-major prussien. La canonnière, avec son canon de gros calibre de 24 centimètres qui lance à 9,000 mètres, à pleine volée, des projectiles de 150 à 170 kilos, envoya quatre boulets contre le but désigné. Les trois premiers coups portèrent en pleine muraille, dans laquelle ils entrèrent comme dans du

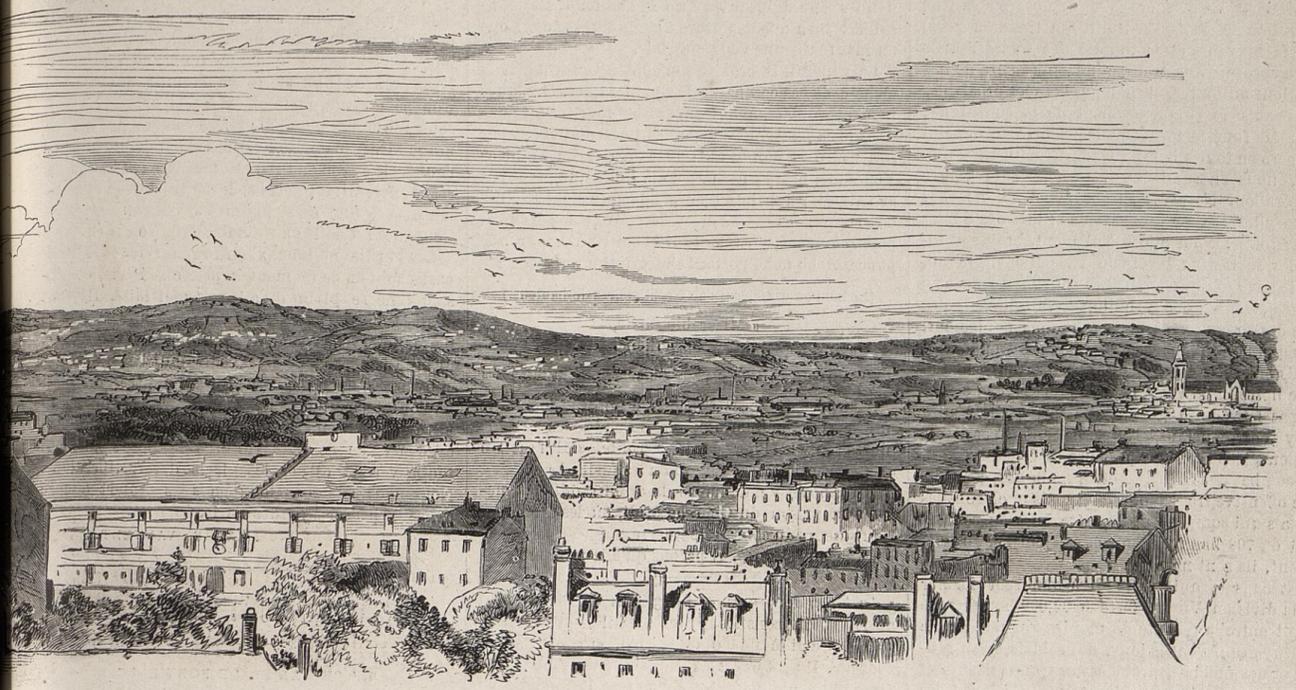
de Meudon, dans le vallon de Bellevue et au point dit de la Lanterne de Diogène.

Arrivées au pont de Saint-Cloud, les trois canonnières ont été attaquées par une vive fusillade qui leur a blessé plusieurs marins. Quelques obus ont été lancés contre elles, et l'un d'eux est venu briser

le gouvernail du Claymore, qui a vaillamment riposté au feu de l'ennemi, mais dont la marche a été nécessairement retardée. Comme le but de l'expédition était atteint, l'ordre de se replier a été donné à l'escadrille. Le Claymore, qui cependant avait eu le temps d'improviser un nouveau gouvernail, ma-

nœuvra avec le plus grand sang-froid sous les projectiles prussiens et parvint à rejoindre les deux autres navires, qui les remorquèrent jusqu'à l'île des Cygnes.

Le 1^{er} octobre, eut lieu une nouvelle reconnaissance de notre flottille, qui fut chargée d'inquiéter



5. Montmorency. 6. Pierrefitte. 7. Saint-Denis.



4. Pare Saint-Cloud. 3. Saint-Cloud.— Montreuil. 2. Le Mont-Valérien. 1. (*) Suresnes.— Asnières.— Courbevoie.

major prussien. La canonnière, avec son canon de gros calibre de 24 centimètres qui lance à 9,000 mètres, à pleine volée, des projectiles de 150 à 170 kilos, envoya quatre boulets contre le but désigné. Les trois premiers coups portèrent en pleine muraille, dans laquelle ils entrèrent comme dans du

heurre. Au quatrième coup, un nuage de poussière et de fumée et la déroute des officiers prussiens qui s'échappèrent en courant de la maison des sœurs firent comprendre que les pointeurs avaient touché juste. L'observatoire d'où l'état-major de M. de Moltke surveillait Paris était en ruine et les curieux délogés. La flottille des canonnières avait bien mérité de la patrie. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est que nos canonnières ne soient pas plus nombreuses et ne

surveillait Paris était en ruine et les curieux délogés. La flottille des canonnières avait bien mérité de la patrie. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est que nos canonnières ne soient pas plus nombreuses et ne

puissent pas tenir la Seine depuis Charenton jusqu'à Saint-Denis.

Combat de Chevilly. — Bataille de Choisy-le-Roi. — Toutes nos reconnaissances ne sont pas aussi heureuses que celle exécutée par nos marins au Bas-Meudon. La dernière faite par nos troupes dans la direction de Choisy-le-Roi a été très-honorable pour la bravoure et la solidité des soldats, mais dénote encore, dans la direction supérieure de nos opérations militaires, ce manque d'études préalables qui, depuis le commencement de la campagne, nous a été funeste tant de fois. Contre un ennemi qui opère en tout scientifiquement, mathématiquement, nous en sommes encore à faire la guerre d'inspiration. Notre esprit chevaleresque ne veut pas se plier aux préoccupations ardues des études préparatoires. Nous allons de l'avant, braves et intrépides, mais sans savoir où nous allons. Quand, ce qui arrive toujours, nous rencontrons un obstacle imprévu, nous nous y butons avec une vaillance digne des preux, mais nous échouons noblement, parce que nous avons devant nous des troupes qui ne laissent rien au hasard, qui ont tout calculé, même notre imprévoyance héroïque. Nous ne voulons pas faire de la guerre une science. Il faudra bien y venir pourtant, si nous ne tenons pas à voir se renouveler la triste expérience de Chevilly.

Ce combat de Chevilly a été qualifié de reconnaissance offensive très-vigoureuse; mais quels sont les résultats qui compensent la mise hors de combat des 6 ou 700 hommes frappés ce jour-là? Jusqu'à présent, ils sont négatifs.

C'est dans la nuit de jeudi à vendredi dernier que la division Vinoy, forte de 22,000 hommes, se massait entre la redoute du moulin Saquet et celle des Bruyères. Avant le jour, nos soldats, nos tirailleurs et nos mobiles, précédés des francs-tireurs et protégés par le fort de Montrouge qui lance des obus sur l'Hay, marchent sur ce village. Les Prussiens s'y étaient barricadés et avaient fait de toutes les maisons autant de forteresses crénelées. Dès que les nôtres approchent, ils sont reçus par un feu terrible et courent sus à l'ennemi au pas gymnastique. On attaque à la baïonnette. La lutte dure deux heures. A huit heures sonne le signal de la retraite, et nos troupes, en se retirant, éprouvent de grandes pertes. Le village est incendié par les obus du fort.

L'attaque sur Chevilly est tout aussi brillante. Nos soldats, reçus dès l'abord par une fusillade des plus nourries, s'élançant avec une *furia* toute française. Ils parviennent un moment à occuper le village, qu'on brûle comme l'autre.

Pendant que notre aile droite et notre centre opéraient sur l'Hay et Chevilly, notre aile gauche, commandée par le général Vinoy en personne, se portait sur Choisy-le-Roi, position qui assure la route d'Orléans et le chemin de fer de Lyon, la route de Versailles, celle de Fontainebleau et le cours de la Seine.

Là, nous avons trouvé devant nous des forces prussiennes considérables. La lutte a été chaude. Par deux fois nous avons pris et repris une batterie prussienne que, faute de chevaux, nous n'avons pu amener. Nous avons dû finalement battre en retraite pour ne pas être débordés.

A Choisy, comme à l'Hay, comme à Chevilly, nos soldats, armés et mobiles, ont été d'une bravoure admirable et se sont repliés dans un ordre parfait, laissant sur le champ de bataille 3 à 600 blessés et une centaine de morts, parmi lesquels le général Guilhem et plusieurs officiers.

Au lieu de faire aborder à la baïonnette les Prussiens retranchés dans les maisons et baricadés dans les rues de ces villages, il était bien plus simple et moins onéreux de faire avant ce que l'on a fait après, c'est-à-dire de les incendier au moyen des boulets et des obus lancés par les forts. On aurait eu affaire alors aux Prussiens en rase campagne, et le succès était assuré. D'un autre côté, l'artillerie qui accompagnait ce corps d'armée était notoirement insuffisante, ce qui a été la cause des pertes si sensibles éprouvées par l'infanterie.

Le but qu'on se proposait : détruire le pont que les Prussiens avaient établi sur la Seine à Choisy, a été atteint, je le veux bien; mais qui les empêchera

d'en établir un autre dans un pays où ils sont encore les maîtres? Prenons vite notre revanche.

Les lâches. — En tout cas, au combat de Chevilly nous n'avons pas été affligés par le triste spectacle que, dans les premiers jours du siège, nous ont donné quelques soldats assez effrayés pour abandonner leur drapeau en face de l'ennemi. Le général Trochu a mis bon ordre à ces indignes désertions en instituant une cour martiale.

Le général, Ducrot de son côté, a voulu flétrir la lâcheté de ces combattants pusillanimes. Quelques mauvais soldats, ayant encore ces jours-ci fui pendant le combat, ont été arrêtés immédiatement par son ordre et conduits à l'état-major de la place Vendôme, entre une haie de la ligne que précédait et suivait un peloton de gendarmes à cheval. Les déserteurs, les mains liées derrière le dos et la capote retournée, portaient sur la poitrine une grande pancarte blanche portant l'inscription suivante :

(Le nom en caractères de 10 centimètres de hauteur.)

« Misérable lâche,

« Qui a déserté son poste devant l'ennemi, « mérite que tout citoyen lui crache à la figure. »

Pâles, défaits, accablés sous la honte et le mépris public, ces malheureux ont entendu des cris de mort tout le long de leur route. « Il faut un exemple, criait la foule, qu'on les fusille! »

De la place Vendôme les déserteurs ont été amenés à la prison du Cherche-Midi, où les attendent les rigueurs du conseil de guerre.

La leçon est dure. Espérons qu'elle profitera.

La légion des jeunes. — Le gamin de Paris a, lui aussi, voulu constituer son bataillon et servir la patrie. Celui-là ne doute de rien, surtout de son courage. Il s'est offert au Gouvernement de la défense nationale et le Gouvernement l'a embrigadé. Il a formé la *légion des jeunes*. Ce corps, composé déjà de plus de trois mille enfants et jeunes gens de tout âge, est divisé en quatre corps ainsi désignés : le *génie*, destiné à travailler aux remparts; les *pompiers*, attachés au service des incendies; les *estafettes*, recrutés parmi ceux qui ont les meilleures jambes et le pied le plus lesté; les *ambulances*, pour ceux qui se reconnaissent assez d'intrépidité pour aller chercher les blessés sur le champ de bataille.

Les *jeunes* ont déjà un costume officiel. Ils portent la blouse blanche, la ceinture rouge et la cote bleue avec guêtres et képi.

Leur première manifestation a été pour la statue de la ville de Strasbourg. En masse ils se sont rendus à la place de la Concorde, mettant ainsi leur jeune courage sous l'invocation de l'héroïque cité.

Leur seconde manifestation, celle-ci moins honorable, s'est faite lundi dernier, à neuf heures du soir, dans la cour d'honneur du Louvre. Ils étaient là deux mille gamins qui se sont mutinés sous prétexte qu'ils n'avaient pas d'argent et qu'ils avaient faim. Il a fallu que la garde nationale intervint et employât la force, baïonnette inclusivement, pour les disperser. Le salut de la République n'a pas été compromis, mais c'est égal, il faut que ces jeunes enfants ne puissent chanter que c'est par la porte de l'insubordination

Qu'ils entreront dans la carrière,
Quand leurs aînés n'y seront plus.

La garde nationale aux remparts. — Les gardes nationaux, eux, ne pactisent pas avec la rébellion.

Dans leur nombre de 430,000 hommes, que forme déjà l'effectif de leurs 250 bataillons, on n'a pas trouvé un seul homme à rayer des rôles. Ils se montrent tous actifs, dévoués, infatigables. Quand ils ne font pas l'exercice sur les places ou sur les trottoirs des grands boulevards, ils accomplissent scrupuleusement leur service aux remparts, où ils sont campés auprès du bastion que la défense confie à leur honneur. Deux fois la semaine ils sont de garde, et il faut voir avec quelle conscience ils font leur faction sur les talus intérieurs, avec quel œil scrutateur ils sondent la plaine; à travers les meurtrières ménagées entre les *cas à terre* qui couronnent la courtine. Enveloppés dans leur couverture de laine, ils couchent sur la dure aussi

stoïquement que de vieux soldats, dont ils acquièrent chaque jour la sobriété. Les officiers se plient comme les soldats à cette rude vie du camp. Les fourriers seuls poussent le sybaritisme jusqu'à se construire des gourbis avec les feuillages et les branches des arbres abattus. On n'entre dans ces gourbis qu'en rampant, et les sous-officiers s'y entassent à y étouffer, comme s'ils étaient au siège de Sébastopol, et comme si les vents glacés de la Crimée allaient leur transir la moelle des os. Il y a, bien, par-ci par-là, quelques tentes où l'on se réfugie lorsque l'humidité de la nuit devient par trop pénétrante, mais on y est si pressé les uns contre les autres, qu'on préfère encore dormir au grand air. A partir de huit heures et demie jusqu'à l'aube, il est défendu d'allumer des feux. Pour se réchauffer, il est permis de battre la semelle. Eh bien, personne ne se plaint, car chacun sent qu'il tient le salut de la patrie au bout de son fusil.

Les gardes nationaux, outre le service des remparts, font en ce moment la police de Paris, et personne ne se plaint qu'elle soit mal faite. Ils font aussi la chasse aux Prussiens et il n'y a pas de jours qu'ils n'en amènent quelques-uns aux postes. M. de Bismark nous en expédie tant ! Les soldats-citoyens savent au besoin tirer contre l'ennemi; ils l'ont déjà prouvé. Jusqu'à présent je ne les ai pas entendus se plaindre, et je ne me suis point plaint avec eux, de ce que les fraises ne poussaient pas toutes vermeilles sur les glacis des fortifications. Nous nous passerons longtemps de dessert encore avant de penser à rendre Paris.

MAXIME VAUVERT.

SOUVENIRS DU SIÈGE DE PARIS

LE CHEVALIER DE FONVIELLE

Comme Mercier, comme Rétif de la Bretonne, Fonvielle (1) trouva peu de bienveillance chez les critiques de son temps. On affecta beaucoup de dédain pour ses écrits, parmi lesquels se trouve cependant une œuvre très-originale, — ses *Mémoires historiques*, — qui forment quatre gros volumes parus en 1824.

Le cœur humain s'y dévoile aussi complètement que dans les *Confessions* de Jean-Jacques, et on y trouve maintes choses pour la connaissance exacte de notre état social sous la République et l'Empire.

En 1814, M. de Fonvielle habitait, à Pantin, une ancienne propriété de M^{me} de Montesson, voisine de plâtrières qu'il exploitait lui-même, et dont la direction nécessitait un certain train. Aussi l'approche des alliés fut-elle pour lui une calamité qu'il supporta en philosophe, comme il en avait supporté bien d'autres, et dont il nous a laissé le tableau fidèle.

En le lisant, on fera une fois encore l'observation que nous avons déjà faite : les guerres peuvent changer de but et de moyens, mais les maux qu'elles entraînent ne se ressemblent que trop.

« Dans la nuit du 28 au 29 mars, je venais de rentrer à minuit d'une tournée que j'avais faite à mes fours, pour voir si mon fourrier conduisait bien sa cuite, et je dormais déjà profondément; à deux heures du matin, des coups de bâton frappés avec violence à la fenêtre de la garde-robe de ma chambre à coucher me réveillent en sursaut. Je saute en bas de mon lit, j'endors ma robe de chambre, j'allume une bougie, et je passe à la garde-robe en criant : « Qui va là? — Ouvrez, ouvrez, M. de Fonvielle, me crie M. Rollin, que je reconnais à sa voix. » J'ouvre ma fenêtre donnant sur la rue, en face de sa maison. « Mon cher voisin, me dit-il sans me donner le temps d'ouvrir la bouche, dépêchez-vous; faites lever vos dames; vous n'avez pas un instant à perdre; les ennemis sont à Claye, ils seront ici à huit heures. »

« Ma femme était déjà levée, et elle s'habillait à la hâte pour aller éveiller ses filles. Je priai M. Rollin de se rendre à la grille que j'allai lui ouvrir, et

(1) C'est le grand-père de M. Ulrich et Arthur de Fonvielle, qui commandent chacun aujourd'hui un bataillon de garde nationale pour la défense de ce même Paris.

je le fis entrer dans ma chambre, où en dix minutes toute ma famille et Thiers se trouvèrent réunis.

« Aux détails que M. Rollin nous donna, il ne fut plus permis de douter qu'en effet l'armée alliée eût poussé une reconnaissance jusqu'à Claye. L'effroi de tout ce qui m'environnait s'augmenta du calme que je conservai et du sang-froid avec lequel je raisonnai ma situation. »

Fonvielle veut en effet attendre les alliés de pied ferme et tâcher de loger un de leurs chefs. C'est le seul moyen, selon lui, de tout sauver. Tel n'est pas l'avis de sa femme :

« Je ne le veux pas, je ne le veux pas ! s'écria ma femme. Monsieur Thiers, allez faire venir tous les charretiers, qu'ils attèlent de suite nos huit charrettes; je veux tout emporter d'ici. Ce fou-là nous laisserait sans une chemise ! » Thiers partit; les charretiers arrivèrent en cinq minutes; en dix, au plus, ils furent prêts à se mettre en marche; et malgré ma colère, malgré mes prières, mes menaces, mes défenses aux charretiers d'obéir à d'autres qu'à moi, en un quart d'heure, mère et enfants, m'étourdissant de leurs cris d'effroi, et jetant sur les charrettes tout ce qui tombait sous leurs mains, tandis que les charretiers enlevaient tous les matelas, tous les lits de plume, tous les sommiers de crin, tous les traversins, toutes les couvertures, tout le gros linge, je vis ma maison ne plus offrir que le spectacle d'un pillage récent. Il n'y resta plus que les gros meubles, les lits, les chaises, les fauteuils, les porcelaines, les cristaux, et les glaces, qui, à elles seules, valaient tout ce qu'on emportait, et que j'aurais fait enlever depuis longtemps, si j'eusse pu prévoir que mon plan serait renversé, comme il le fut malgré tous les efforts que je pus faire pour l'empêcher »

Fonvielle reste donc seul avec un prisonnier prussien blessé qu'il a reçu illi par charité et qui ne peut quitter son lit.

« Après avoir déjeuné et fait déjeuner mon Prussien avec le lait de mes vaches, j'allai rôder dans le village. Je n'y trouvai pas une âme, toutes les portes étaient ouvertes. J'entraï dans plusieurs maisons, partout le vide et le silence me pénétrèrent d'un sentiment pénible que je ne saurais définir : ce n'était pas de la terreur; mon courage, au contraire, semblait s'accroître à la vue de ce tableau hideux de la frayeur universelle; c'était plutôt de la pitié, mais une pitié mêlée en quelque sorte de mépris; il me semblait que je faisais mon métier d'homme mieux que toute cette population dont la trace avait disparu.

« La seule porte que je trouvai fermée fut celle du presbytère. J'y frappai : le curé se mit à sa fenêtre, et vint m'ouvrir en me voyant. Il était resté seul; tous ses entours l'ayant abandonné, il s'était résigné à attendre les événements pour sauver son église du pillage, s'il le pouvait. Je lui conseillai de ne pas se renfermer, l'abord facile de sa maison l'exposant moins à la brutalité des soldats, lesquels n'y entreraient qu'avec colère et avec l'espoir du butin, s'ils étaient obligés de se faire ouvrir par menaces, et surtout d'ouvrir eux-mêmes par violence, cas auquel le même bras qui aurait enfoncé une porte compterait pour rien un mouvement de plus pour tuer un homme. Je lui proposai de venir chez moi; il m'y suivit. Il voulait fermer sa porte en sortant de chez lui. « A quoi bon ? lui dis-je; vous n'avez rien à craindre des gens du village, puisqu'il est entièrement désert; si l'ennemi arrive, cette porte, la seule fermée, l'excitera à l'enfoncer; laissez ouvert et venez avec moi. » Il suivit mon conseil avec quelque hésitation, et emporta sa clef, qu'il mit dans sa poche à regret.

« Je le fis déjeuner avec des œufs sur le plat, dont je mangeai moi-même, ainsi que mon Prussien et le père Gouillon.

« Nous montâmes sur les hauteurs de Romainville; la route jusqu'à Bondi, ainsi que la vaste plaine qui s'étendait au loin vers Saint-Denis, ne nous offrirent que l'aspect d'un désert; pas un être vivant n'animait cette perspective. Nous allâmes à Romainville; comme Pantin, ce village était abandonné, même par le curé. J'y remarquai quel-

ques maisons fermées. « Allons, dis-je à mon compagnon, voilà celles qui seront les plus maltraitées. » Nous allâmes à la maison de plaisance de M. de Valence, dont les terres touchaient les miennes; pas une âme ne s'y trouva; je frémis pour cette délicieuse retraite en remarquant qu'on avait tout barricadé avec soin, même les clôtures du parc en haies artificielles, ce qui en assurait l'entière destruction, toutes les issues étant interceptées.

« En revenant de Romainville, nous nous trouvâmes au revers du bois, ayant en face la vaste plaine de Saint-Denis; l'aspect de ce désert, le silence de la montagne, des hauteurs de laquelle nos yeux le parcouraient, l'idée de l'abandon où nous nous trouvions de tout secours humain, à la veille de toute sorte de dangers, inspirèrent d'abord à ce digne prêtre, et ensuite à moi-même par communication, une sorte de terreur religieuse qui nous força à nous asseoir sur le gazon qui bordait le chemin.

« Après de lugubres réflexions sur notre isolement, le curé m'exhorta à m'unir à lui pour nous préparer à la mort, si Dieu avait résolu que ce fût notre dernier jour, et il se mit à réciter les prières des agonisants. J'y répondis avec un sentiment profond de confiance dans la Providence, quels que fussent être les événements; mais bientôt l'idée de mon indignité pour paraître devant le Juge suprême se présenta à ma pensée, et je priai le bon curé de m'aider à me rendre plus digne de sa miséricorde. Je me confessai à lui un grand pécheur; je lui donnai une idée rapide des égarements de ma jeunesse; il interrogea mon repentir; je lui protestai qu'il était profond et sincère; il me fit alors quelques exhortations, et après avoir récité des prières qu'il me fit répéter après lui, il me donna ce qu'il appela son absolution *in articulo mortis*..... O miracle de la prière! ô merveilleux effet de la confiance en Dieu!..... Lorsque je me relevai avec le curé pour rentrer à Pantin, je me sentis plus léger, plus agile, plus fort contre tout ce qui pourrait arriver. Mon courage, que, jusque-là, j'avais cru ne pouvoir être surpassé, me parut dix fois plus prononcé qu'auparavant. Nous nous remîmes en marche; vers midi, nous rentrâmes chez moi.

« Il y avait au plus une demi-heure que nous errions des cours au jardin, lorsque, nous trouvant dans la cour d'honneur en face de la grille, une fusillade se fit entendre. A ce bruit, le père Gouillon sort à toutes jambes de sa basse-cour, les yeux hors de la tête, les bras étendus et fuyant vers la grande grille. « Où allez-vous donc, Gouillon ? lui dis-je, — Ah ! monsieur, me répondit-il sans s'arrêter, je ne reste pas ici, moi, faites comme vous voudrez; je m'en vas; » et il disparut comme une ombre. J'entraînai le curé vers son presbytère, d'où le bruit de la fusillade, qui n'avait pas continué, m'avait semblé venir. Nous trouvâmes sur la grande route qui traverse Pantin quelques détachements de troupes de ligne ou de la garde nationale qui allaient et venaient dans le village, que quelques-uns avaient dépassé : c'étaient ces soldats, arrivés jusque-là, sans que j'en pusse deviner le motif, vu leur petit nombre et le désordre de leurs mouvements sans ensemble, qui sans doute avaient fait une décharge de leurs fusils.

« Je vis, très-peu de temps après, arriver mes huit charrettes; mes charretiers me saluèrent en passant; ils regagnèrent le gîte; lorsque j'y rentrai, vers les cinq heures de l'après-midi, tous avaient disparu; je ne trouvai que leurs chevaux achevant tranquillement le foin dont il avaient garni les râteliers.

« Le curé n'avait pas voulu me suivre, je n'avais pas voulu rester chez lui, je n'eus à m'occuper que de mon Prussien et de moi.

« Peu capable des soins d'un ménage, je me mis à traire mes vaches comme je pus; j'en obtins deux grandes jattes de lait; j'en portai une à mon malade, avec lequel je partageai le pain qui me restait; un verre de bon vin finit notre repas.

« J'allais ressortir pour rôder dans les environs, lorsque quinze ou vingt cavaliers se présentèrent chez moi. Ils avaient fureté tout le village sans trouver un brin de paille ou de foin pour leurs

chevaux; ils m'en demandèrent pour un corps qui venait d'arriver à Pantin; je leur répondis que j'avais à peine pour huit jours de ma consommation; ils mirent pied à terre, s'emparèrent de mes greniers, et en emportèrent, à ma harbe, sans qu'il me prit seulement la tentation de m'y opposer, chacun cinq ou six bottes, avec lesquelles ils disparurent; un quart d'heure après, ils revinrent au nombre de trente ou quarante, achevèrent de me dévaliser, et disparurent encore, me laissant cette fois sans un grain d'avoine ni une botte de paille ou de foin pour mes chevaux.

« J'avoue que ceci commença à rembrunir singulièrement mon imagination, et que, déjà, je ne vis d'autre ressource que de débarrasser mes chevaux de toute espèce d'entraves, même de leur licol, et de les lâcher dans les champs pour y chercher leur vie et devenir ce qu'ils pourraient; cependant, pour en venir là, je voulus attendre d'y être contraint par les événements, qui peut-être m'amèneraient quelque ressource; telle pouvait être celle d'un approvisionnement venu de Paris, sur lequel j'irais essayer de me faire restituer une portion de l'enlèvement qu'on venait de me faire.

« Vers les neuf heures du soir, je descendis à ma carrière pour varier mon existence qui me pesait horriblement; j'y éprouvai une sorte de soulagement, lorsqu'en entrant dans la cantine abandonnée dès le matin, j'y trouvai un de mes maîtres terrassiers, nommé Lefort, déjà à demi saoul, ayant à sa discrétion cinq ou six barriques de vin, où, auparavant, il ne puisait que pour m'en tenir compte les jours de paye. Trouver à qui parler fut pour moi comme un baume versé sur mon cœur attristé. A propos de l'état où se trouvaient mes chevaux et mes vaches, Lefort me donna l'idée d'aller acheter, pour eux, du pain de munition aux soldats qui étaient dans le village. Cela me parut bon; mais je n'avais pas un sou : heureusement le bonhomme se trouva avoir sur lui 3 ou 4 fr., qui étaient toute sa fortune; il m'offrit d'aller les employer à cela, ce que j'acceptai sans scrupule; parti avec un grand sac vide, il rapporta, une demi-heure après, ce sac rempli de pain; nous brisâmes ce pain en petits morceaux, et après avoir fait boire nos bêtes, nous en remplîmes toutes leurs crèches, ce qui me tranquillisa pour cette première nuit, après quoi j'allai me coucher, mon lit seul étant resté intact, par capitulation avec ma femme, quand elle dévalisa la maison.

« Selon mon habitude, en appuyant ma tête sur mon chevet, je m'endormis profondément. Au bout d'une heure, le bruit d'une marche nocturne d'hommes et de chevaux, sur le chemin longeant le mur contre lequel appuyait ma couchette, me réveilla en sursaut; je me lève sans allumer ma bougie, la lune éclairant suffisamment ma chambre, dont je n'avais pas fermé les volets, et je vais me placer, sans l'ouvrir, à la fenêtre de mon cabinet donnant sur la rue. Je vis une troupe nombreuse qui marchait en silence.

« Étaient-ce des rôles ? était-ce l'ennemi ? Ce doute me fut éclairci bientôt; le drapeau tricolore passa sous mes yeux. A sa vue, je gagnai la grille, je sortis de ma maison, et j'allai me placer sur une butte où s'arrêtait mon mur, et d'où je dominais de deux pieds environ le chemin que suivait cette troupe. Elle fut plus d'une heure et demie à défilé, le chemin étant très-étroit, et trois chevaux de front n'y filant qu'avec peine. Je calculai qu'en infanterie, cavalerie et artillerie, il était passé devant moi de huit à dix mille hommes. »

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

(A continuer.)

LA SCIENCE A LA GUERRE

Propriétés de la poudre-coton. — Effets curieux dus aux projectiles. — Préparation du coton-poudre.

Nous avons souvent entendu demander pourquoi le fulmi-coton, cette poudre si facile à fabriquer, n'était pas en usage à la guerre. En abordant cette question ici, notre but est de fixer l'opinion sur la

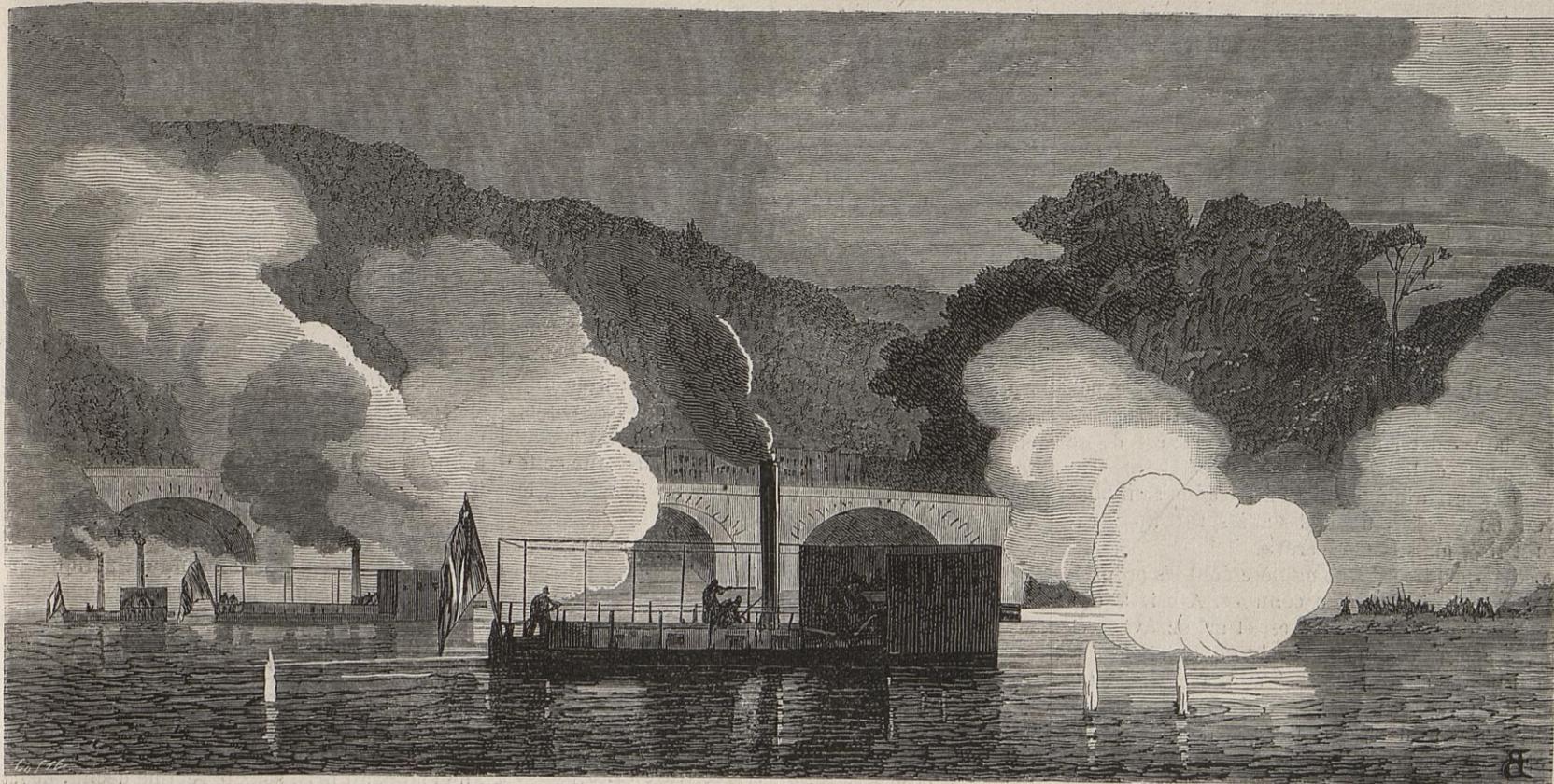


LE SIÈGE DE PARIS. — Les déserteurs traversant Paris la veille de leur exécution. — (Dessin de M. Ryckiebuch.)



LE SIÈGE DE PARIS. — Campement de Prussiens dans les bois de Meudon. (Dessin de M. Darjòu.)

valeur
 hâte de
 trer de
 sables.
 Des r
 du Bou
 employ
 lopper
 but de
 partie c



DÉFENSE DE PARIS. — Combat du *Claymore*, chaloupe canonnière, contre une batterie prussienne établie près du pont de Sèvres. — (Dessin de M. de Bérard.)

leur de cette substance qu'on s'est peut-être trop hâté de mettre de côté. On nous pardonnera d'entrer dans quelques détails préliminaires indispensables.

Des rapports faits en Autriche par MM. Lenk et du Bouchet, il résulte que les moyens mécaniques employés pour empêcher la poudre-coton de développer ses effets brisants n'ont pas encore atteint le but désiré, parce que ces moyens neutralisent une partie de la force propulsive. Suivant eux, le pro-

blème ne sera résolu que lorsqu'on fabriquera des canons avec lesquels on pourra négliger la force brisante. Mais est-il possible, ont dit MM. Pelouze et Maurey, d'entrer dans cette voie, lorsqu'on est arrêté par l'objection des explosions spontanées qui domine la question? Leur travail a montré que si le pyroxyle est mieux connu au point de vue de sa composition, de son mode de production et de ses propriétés chimiques, le point principal de son histoire, celui de son emploi dans les armes à feu, est

resté à peu près au même état où l'avait laissé la commission française en 1846.

Rien, en effet, n'autorise à croire qu'il soit possible, dans l'état actuel de nos connaissances, soit d'empêcher les explosions spontanées du pyroxyle, soit de corriger d'une manière pratique sa propriété brisante, en conservant le matériel en usage pour la poudre ordinaire. Un autre savant distingué, M. le baron Séguiér, a expérimenté le fulmi-coton en employant jusqu'à quinze centigrammes de



DÉFENSE DE PARIS. — La garde nationale aux remparts. — (Dessin de M. Janet, croquis de M. Darjou.)

coton pilé. Il a aussi confectionné des cartouches mixtes avec du pyroxyle et de la poudre de mine; la première de ces substances était enflammée avec de la poudre ordinaire et communiquait à la balle toute son intensité. Ici le projectile reçoit un commencement d'ébranlement par la poudre lente. Les armes à vent offrent des effets analogues; l'air y étant comprimé jusqu'à cinquante atmosphères, leur force est capable de faire perforer soixante feuilles de papier superposées. L'action de la sarbacane acquiert toute son intensité quand on a soin de produire progressivement l'insufflation de l'air, de manière à ébranler d'abord le projectile avant de développer toute la force possible.

D'après M. le général Morin, ces sortes d'expériences sont fort dangereuses; le moyen le plus certain de faire éclater un canon en bronze est de ne pas faire arriver le boulet jusque sur la charge. Un fait de ce genre a été observé en Espagne: un boulet était entré à la hauteur des anses, le coup de canon fut tiré, mais la pièce creva.

Le coton-poudre est une matière dont les propriétés ne sauraient trop être connues. Ainsi, à une température de soixante degrés, et même avant ce degré, le coton-poudre se décompose lentement.

En 1848, on avait renfermé à Vincennes, dans une enceinte close, une grande quantité de coton-poudre contenue dans des caissons. La salle d'artifice était déserte depuis un samedi soir jusqu'au lundi suivant; mais ce jour-là les caissons firent explosion; heureusement que personne n'était encore entré dans la salle.

Ces circonstances dénotent une décomposition spontanée: le fulmi-coton, qui est insoluble, abandonné dans un bocal mal bouché, se décompose en dégageant des vapeurs nitreuses, et tout ce qui reste est extrêmement soluble dans l'eau; on trouve dans le liquide beaucoup de sel ammoniac, provenant de l'action de la lumière et du temps, car cette action a été vérifiée au bout de quinze années de préparation.

La poudre ordinaire, au contraire, se conserve fort bien; on a essayé récemment des poudres qui dataient de Louis XIV, et qui parurent aussi bonnes que les poudres nouvellement fabriquées.

Le mélange Lenk est composé d'une partie d'acide nitrique pour trois parties d'acide sulfurique, tandis que le mélange qu'on employait au Bouchet renfermait un volume du premier acide et deux volumes du second, ce qui, en poids, équivaut à 1 pour 2,46. Ces mélanges servent à la préparation du pyroxyle. D'après un rapport allemand, 100 parties de coton devraient en donner 183 de coton-poudre. Or, en variant les proportions des corps, on n'est jamais parvenu, en France, à un rendement supérieur à 178. De plus, on a reconnu l'identité, au point de vue chimique, des pyroxyles du général Lenk et du Bouchet, et on a adopté une formule qui ne diffère que par un équivalent d'eau de celle adoptée en 1847. Contrairement à l'assertion du général Lenk, il est très-probable qu'une poudre-coton se décomposera d'autant plus facilement qu'elle sera plus éloignée du type cellulosique, et, en conséquence, plus nitrée. M. Lenk affirme que le pyroxyle fabriqué par son procédé fait explosion à la température de 136 degrés et résiste à toute température inférieure.

D'autres expériences tentées sur des échantillons chauffés à 100 degrés ont constaté la décomposition en un temps plus ou moins long. Dans tous les cas, quelques minutes suffisaient pour qu'il y eût un dégagement de vapeurs nitreuses. D'autres épreuves faites sur divers pyroxyles, à 90 ou 80 degrés, ont donné identiquement le même résultat; seulement, les phénomènes de décomposition se manifestaient après plusieurs heures. A 60 et même à 55 degrés, la poudre-coton est encore décomposée; au bout de quelques jours, le matras dans lequel on opère se remplit d'épaisses vapeurs rutilantes, et l'on obtient le même résidu pulvérulent non azoté. Aucune inflammation ne s'est manifestée dans ces dernières opérations, à l'exception d'un cas de détonation. En présence de ces faits, on peut se demander si le pyroxyle ne se décompose pas à la température ordinaire. Plusieurs faits semblent s'accorder avec cette opinion: sur 28 échantillons fabriqués en 1847 et placés dans de petits flacons

bouchés à l'émeri, 16 ont subi diverses altérations.

Puisque nous en sommes sur le fulmi-coton et sa puissance balistique, nous rappellerons quelques expériences de M. S'guier faites dans le but de montrer l'influence d'une force brusque sur les armes. Ce savant, après avoir placé un verre dans la position verticale sur un vase rempli d'eau, s'est avisé de chasser une petite balle dans le tube. A l'instant où la balle pénètre, le fond se fend dans toute la partie plongée dans l'eau, tandis qu'il reste intact à l'extérieur; de plus, le verre est brisé au niveau du liquide, on dirait qu'il a été coupé. La commotion produite par le projectile se traduit par une force capable de briser le tube. Cette expérience peut être variée de plusieurs manières: avec une petite ampoule de verre nommée larme batavique, étant cassée vers la pointe, elle se réduit immédiatement en poussière. Ainsi, en introduisant cette espèce d'ampoule dans une fiole et en la brisant, le vase est brisé en plusieurs morceaux.

A. BOILLLOT.

(La suite au prochain numéro.)

LES MONNAIES DE LA RÉPUBLIQUE

Les monnaies, comme les médailles, sont la plus éloquente et la plus durable des écritures. Les grands événements de l'histoire, les grandes pensées des nations y sont marqués plus sûrement que dans les livres.

Les monnaies, surtout, par leur circulation continuelle, font entrer dans l'esprit du peuple, dans sa mémoire, des images qui finissent par s'y graver en traits ineffaçables. Il importe donc que ces images soient belles; il importe qu'elles correspondent à des idées justes, à des pensées générales et généreuses, à des sentiments fiers. Rien n'est plus contraire aux convenances esthétiques et à la dignité de tout le monde que de frapper les monnaies à l'effigie d'un homme, quel qu'il soit, et de représenter ainsi une nation qui a vécu depuis vingt siècles et qui peut être impérisable, par le profil d'un personnage dont la vie est à peine de quelques années.

D'ailleurs, si la beauté est nécessaire dans le type des monnaies, l'individualité doit en être exclue, parce qu'il peut arriver que l'individu figuré ait une tête vulgaire, ou une physionomie basse, une mine ignoble. Il devient alors monstrueux d'insulter à quarante millions d'âmes et plus le supplice d'avoir constamment sous les yeux une laideur stéréotypée. Jamais un artiste de Corinthe, d'Athènes, de Syracuse, de Tarente, de Métaponte, n'aurait consenti à frapper de son marteau une effigie comme celle qui depuis vingt ans fait gémir le balancier de la Monnaie française.

Dans les plus beaux âges de l'antiquité, quand furent gravées ces médailles que l'on conserve aujourd'hui, non pas comme des curiosités archéologiques, mais comme les plus précieux objets d'art, le type des monnaies était une figure symbolique, une allégorie, un dieu. Ce fut seulement sous le règne d'Alexandre que le graveur commença de substituer les traits d'un homme à l'image d'une divinité, c'est-à-dire d'une haute allusion. Encore est-il que la tête du conquérant macédonien conserva, même sur les monnaies des villes conquises, une physionomie plutôt idéale qu'individuelle, et n'eut avec le héros qu'une ressemblance éloignée et divinisée. Les premiers portraits introduits dans la gravure des camées ou des monnaies furent ceux des successeurs d'Alexandre et des tyrans de la Sicile. A partir de cette époque, l'on vit la face des médailles se particulariser, l'icône remplacer le type, et plus tard, les empereurs prendre insolemment la place des dieux et celle des peuples.

Par cela même qu'elle est l'instrument continuel des échanges, la monnaie doit être placée sous la seule garantie des nations, et ne doit porter que des empreintes génériques et impersonnelles, d'immortelles devises. A cette heure solennelle de notre histoire, lorsque la France, devenue libre, se lève pour chasser l'invasion, il est urgent que l'on fasse disparaître de la circulation l'image de l'homme

qui, après avoir attiré chez nous les barbares, a capitulé devant eux. Ce serait un scandale que la permanence de cette tête laurée sur les pièces de monnaie qui servent chaque jour aux transactions de la vie, au salaire des travailleurs, à la paye des artilleurs de nos forts et des soldats de nos remparts. On se demanderait bientôt si ce sont les lauriers de Sedan qui ceignent le front du César d'hier, et qui ombragent son œil éteint, son masque épais et inerte. Il est urgent, disons-nous, que les espèces d'or, d'argent et de cuivre qui passent par nos mains, cessent d'offrir à nos regards une image qui les offense.

L'union qui est aujourd'hui dans toutes les bouches et qui doit être dans tous les cœurs, l'union était, en 1792, le sentiment qui animait, qui dominait la nation entière, et ce sentiment, il fut exprimé d'une façon admirable par un artiste supérieur, le second Dupré, sur la monnaie qui représente Hercule debout, entre la Liberté et l'Égalité, avec la devise: *Union et Force*. Le coin original existe au Musée de glyptique et de numismatique. On ne trouvera rien de plus beau à mettre sous le balancier, mais seulement pour les pièces de grand module. Il ne convient pas, en effet, de changer les dimensions d'un pareil chef-d'œuvre; on ne saurait ni l'amplifier ni le réduire sans en altérer la parfaite exécution.

Une chose bien remarquable, c'est le soin jaloux que l'on avait pris, sous le régime déchu, de racheter toute l'ancienne monnaie de billon pour la démonétiser et la refondre, de manière qu'il ne restât plus entre les mains du peuple un seul centime, un seul décime de l'ancienne république, ni un seul sou à l'effigie des Bourbons restaurés ou de Louis-Philippe. On tenait moins encore à remplacer les espèces d'or qu'à renouveler la monnaie de cuivre. On voulait que le peuple n'eût jamais sous les yeux d'autre figure que celle du héros de Décembre; on voulait que le paysan « ne connût pas d'autre histoire », comme dit la chanson du bonapartiste Bé-ranger.

Eh bien, il y a là une indication précieuse. Ce qu'on a fait pour propager à l'infini une face qui, malgré les flatteries du burin, demeurait commune, sournoise et sinistre, il importe de le faire pour multiplier les figures de la République, et jamais on n'en gravera de meilleure ni d'un plus mâle caractère que celles de deux décimes et de cinq centimes dont les pièces furent commandées au même Dupré, en l'an II, et qu'il faut remettre en circulation.

La tête gravée en 1849, par M. Oudiné, ne manque certainement ni de dignité ni de style, mais elle ne personnifie pas précisément la République. On pourrait aussi bien la prendre pour une Cérés. Elle est belle d'une beauté qui n'est pas suffisamment accentuée par le caractère. J'ajoute que les monnaies de Dupré ont l'avantage d'être des monuments historiques, de nous rattacher à la tradition de nos pères, et d'avoir reçu cette consécration du temps qui est le suprême vernis des chefs-d'œuvre.

Du reste, la pièce à l'Hercule, retouchée en 1849 par un graveur habile, le fils de Dupré (croyons-nous), n'est plus exactement semblable au coin primitif. La figure, qui tenait autrefois le bonnet de la liberté sur une pique, tient aujourd'hui la main de justice, et à la légende *union et force*, on a substitué les mots *liberté, égalité, fraternité*, devise admirable sans doute, mais qui ne répond pas aussi bien que la première au type de l'Hercule couvert de la peau de lion, et embrassant deux génies qui se donnent la main. Ce type, encore une fois, exprime à merveille ce qui nous est en ce moment aussi nécessaire que le pain et la poudre: l'union.

Après la déchéance de la tyrannie, et même avant l'expulsion des envahisseurs, il faut à la France une monnaie refondue, il faut qu'une frappe nouvelle soit l'image en relief de nos mœurs, refondue aussi au creuset de nos rêves, car il est permis d'espérer que tant et tant de malheurs auront servi du moins à relever nos courages, à retremper nos âmes, et qu'ils laisseront sur nos caractères, longtemps abaissés, une empreinte de dignité civique, de fierté virile.

(Le Temps.)

CHARLES BLANC.

THÉÂTRES

Alexandre Flan. — La mort d'un président du Caveau.

Qu'il me soit permis aujourd'hui d'imiter les délégués de nos ambulances qui vont sur les champs de bataille ensevelir nos morts. Hélas! la littérature, elle aussi, a eu ses cadavres depuis quelques semaines. Presque en même temps qu'Auguste Villemot, auquel notre collègue Pierre Véron adressait l'autre jour quelques lignes d'adieu, un auteur dramatique, un chansonnier jeune encore, M. Alexandre Flan, se laissait mourir tristement, — si tristement que plusieurs versions ont circulé sur sa fin. Je n'en veux adopter aucune; je veux seulement dire quelle bonne et douce nature, quelle honnête intelligence était ce modeste écrivain. Pendant une quinzaine d'années, M. Flan a été le pourvoyeur infatigable des petits théâtres de genre, la Providence des Délassements-Comiques et des Folies-Marigny. Il n'y avait pas de revue de fin d'année sans lui; c'est qu'aussi personne mieux que lui ne savait aiguïser le couplet, tourner le rondeau; — je n'en excepte pas même M. Clairville. C'était là sa spécialité, car, pour l'invention et l'intrigue, je n'ai jamais entendu dire qu'il fût supérieur à MM. de Jallais et Ernest Blum, ses collaborateurs habituels. Pauvre garçon! il n'a pas assez vécu pour voir ce dernier membre de la Commission des baricades.

Encouragé, poussé dans un autre milieu, Alexandre Flan aurait pu élever son ton. Je lui ai entendu réciter autrefois des vers d'une noble allure et d'un sentiment fort ému. Qu'est-ce que tout cela est devenu? Je ne connais de lui, en dehors de ses pièces de théâtre, dont j'ai maintes fois rendu compte à cette place, qu'un mince volume publié, il y a trois ans, sous le titre de : *Rythmes impossibles et Jardin des racines françaises*. La préface, qui ne comporte pas plus de dix lignes, indique déjà un homme désillusionné : « De vingt à vingt-cinq ans, — dit-il, — l'auteur a commis un drame en vers. Cinq actes! et des vers! Sa pièce a été refusée aux Français et à l'Odéon. Que faire d'alexandrins restés pour compte? Que faire de grands diables de vers de douze pieds demeurés sans emploi?... Les casser par petits morceaux, les jeter au vent... Et voilà pourquoi ce petit livre est né. »

Impossibles, en effet, sont les rythmes qu'il met en jeu dans ces cent pages. Le plus souvent, il se contente de faire tenir en équilibre une pile de monosyllabes :

- Un
- Brun
- Qui
- Suit
- Une
- Brune
- Court
- Bien
- Pour
- Rien, etc.

D'autres fois il s'amuse à donner pour rimes à des strophes amoureuses les vingt-quatre lettres de l'alphabet :

- O toi que mon cœur aim..... A
- Pour un doux regard tom..... B
- Sur mon front d'espoir ber..... C
- Laisse-moi te gourman..... D
- Quel gage m'as tu donn..... E?
- Aucun! Ton langage est br..... F
- Et ton œil, d'éclairs charg..... G
- Sur le mien plus ne s'at..... H
- Mon bonheur évanou..... I
- Au fond de mon âme..... J
- Donc, si tu me remar..... K
- C'était un jeu de cru..... L
- Aime, puisque je t'..... M
- Sinon la rage m'entr..... N
- Je deviens un Othell..... O
- Tremble! car tu m'as trom..... P

Et ainsi de suite, jusqu'à la lettre Z. Quant au « Jardin des racines françaises, » c'est une nomenclature de littérateurs, d'acteurs, d'actrices, de compositeurs, de peintres, etc., nomenclature d'une ingéniosité un peu forcée. Exemples :

- CAPEFIGUE, — l'histoire en fleurs.
- CAPENDU, — cas pendables, pleurs!
- CHAMPFLEURY, — champ du réalisme.
- COURBET, — courbé sur l'inouïsme.

- LAFERRIÈRE, — un début d'hier.
- LUGUET, — nom sympathique (ter).
- LHÉRITIER, — de Sainville hérite.
- LAGRENAY, — graine de mérite.
- FARGUEIL, — orgueil, talent, bon ton.
- FOSSY, — la fossette au menton.
- MARQUET, — marquait dans les plus dignes.
- MARTINE, — les deux jolis signes!
- PLESSY, — qui plut, Plessy qui plaît.
- PAGE, — en mérite une au complet.
- YVAN, — la victoire et ses palmes.
- YRIARTE, — aux dessins plus calmes.
- VINCENT, — qui fit cent vingt chansons.
- VIENNET, — affable en ses leçons.
- TIMOTHÉE, — au jour le jour trime.
- TRIANON, — aux livrets s'escrime.
- MEISSONIER — bons hommes perlés.
- MONSELET, — mets amoncelés.

Je m'arrête ici. Tout cela est bien puéril; mais je n'ai jamais prétendu surfaire Alexandre Flan.

Sa verve complotière lui avait ouvert facilement les portes du Caveau, cette compagnie chantante qui, depuis Panard et Collé, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Il y rencontra Louis Festeau, Justin Cabassol, Protat, Eugène Grangé, Clairville, Mahiet de la Chesneraie, tous les dépositaires, jeunes et vieux, de la chanson française, tous les initiés de la *Clef du Caveau*, tous les « disciples d'Épicure, » tous les « joyeux enfants de la Folie. » Alexandre Flan se trouva là, du premier coup, dans son élément. Ce n'est pas qu'il offrit précisément le type physique d'un disciple d'Épicure; une figure pâle, de longues mèches de cheveux rejetés derrière les oreilles, quelque chose de timide, de contraint, de clérical, tel était Flan à la première vue, — et même à la seconde. Mais sa bonne volonté suppléait à sa physionomie ingrate. Ses refrains étaient marqués au coin d'une véritable bonne humeur; il avait la note populaire presque autant que Colmanche. En ces derniers temps, le Caveau l'avait élu pour son président.

Il fut très-sensible à cet honneur. Il aimait la chanson pour elle-même, et il avait formé une collection assez complète de tous les chansonniers passés et présents. Cette collection, il l'avait installée dans une petite maisonnette aux environs de Courbevoie. Enfin, il avait créé un journal hebdomadaire : *la Chanson illustrée*. Ainsi loti, Alexandre Flan semblait heureux; — mais il avait compté sans la guerre. La guerre le força d'abandonner sa maisonnette, comprise dans la zone des travaux de défense. La guerre le força de suspendre la publication de son journal. La guerre lui ferma les petits théâtres, où il trouvait son pain quotidien. Alors il tomba dans la tristesse et dans la douleur. Il erra pendant quelque temps à travers Paris, comme pour y distribuer ses dernières poignées de main. Puis, un jour, le Caveau apprit la mort de son président.

Le Caveau! — je suis le seul qui y pense et qui en parle à l'heure qu'il est...

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

ABOLITION DE LA CENSURE THÉÂTRALE

(Deuxième article)

Dans notre dernier article, nous avons réuni quelques notes sur l'histoire des privilèges de théâtre et de la censure depuis Charles VI. (c'était pour fêter à notre manière, et dans notre petit coin, l'équitable décret qui vient d'abolir la censure théâtrale).

Nous avons donc essayé de montrer quelles phases cette législation spéciale avait traversées et quelle série de petites lois faquines était venue gêner en leur essor les arts divers qui concourent à l'éclat de la scène. Chaque règne est marqué dans les annales du théâtre par quelque supplice nouveau infligé aux auteurs, aux comédiens, aux directeurs. Les auteurs sont bâillonnés par une censure timorée; les comédiens emprisonnés, fustigés, pendus de la main du bourreau; les directeurs rançonnés par le directeur suzerain de l'Opéra ou par le fisc aux mille pattes prenantes.

Résumons :

Charles VI invente, au profit des frères de la Passion, un privilège de théâtre qui n'était qu'une simple permission de police. Il leur impose cepen-

dant la présence de trois de ses officiers à leurs représentations; ce qui était un commencement de censure (il est vrai que Charles VI était fou),

Charles VIII fait fermer le théâtre des clercs de la basoche.

Louis XII accorde quelques libertés aux théâtres, mais réserve son droit de censure pour le cas où les comédiens mettraient la reine en scène.

Henri IV établit la censure préalable, et s'immisce dans l'administration intérieure des théâtres.

Louis XIII interdit les sujets religieux.

Louis XIV fait et défait des directeurs suivant « son bon plaisir; » il monopolise l'Opéra ainsi que toute musique théâtrale dans les mains de Lulli.

Le plaisir d'un monarque qui a passé pour avoir protégé les arts était donc d'entraver leur essor pour le plus grand profit d'un courtisan. Lulli fit, en effet, de l'Opéra une sorte de seigneurie qu'il gouverna le plus despotiquement qu'il put, car on sent bien qu'au temps où le roi était enrhumé il devenait de mode de tousser, rien n'était mieux venu et de si bon goût que de copier le maître en toutes choses.

La tyrannie de Lulli s'étendit bientôt aux petits théâtres des foires Saint-Laurent et Saint-Germain (lesquels se tenaient sur les emplacements actuels de la gare de l'Est et du marché Saint-Germain). C'étaient de chétives baraques où la plaisanterie française, mêlée d'un peu de musique, avait élu domicile en attendant que la création définitive de l'Opéra-Comique en régularisât le débit. L'italien Lulli en conçut beaucoup de jalousie, et obtint par son crédit que les forains s'abstiendraient de chanter. Il est vrai que dans sa toute-puissance il daigna leur permettre un orchestre composé de quatre violons et d'un hautbois.

Mais voici bien un autre embarras : la Comédie-Française s'offusque de ce qu'ailleurs que chez elle on s'avise de jouer des farces pouvant faire concurrence à celles de son répertoire. Elle obtint donc que les forains, déjà réduits à ne point chanter, seraient condamnés à ne point parler.

Il ne leur restait plus que les gestes. Alors ils jouèrent la pantomime; et pour en sauver la monotonie ils imaginèrent de faire descendre des frises du théâtre, et aux moments voulus, des écriteaux sur lesquels se lisaient des couplets. Ces couplets, toujours sur des airs connus, étaient entonnés par le public, et ainsi se trouvait éludée la terrible loi de silence imposée par monseigneur Lulli.

C'était, comme on le voit, le régime féodal appliqué aux théâtres; c'était une guerre déclarée entre suzerains et vassaux, et dans laquelle l'autorité royale, complice des forts, accablait les faibles en usant contre eux de toute la brutalité de sa police.

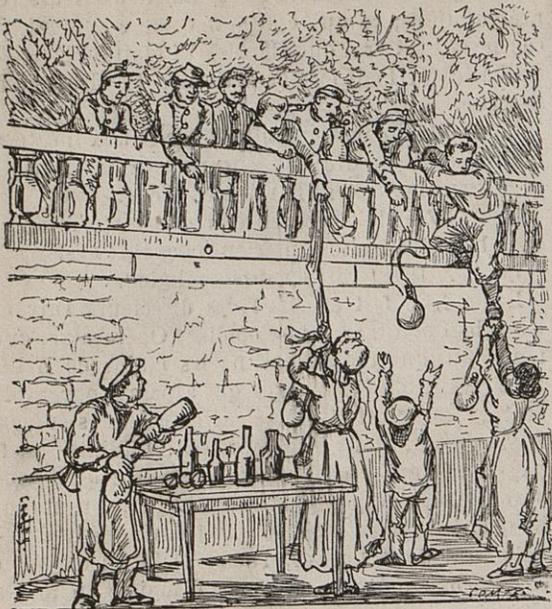
Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, on vit en un mauvais jour de l'année 1718, le ministre d'Argenson envoyer une escouade de gens armés chasser les comédiens de la foire et briser leur matériel.

Cependant, quelques années plus tard — et c'est peut-être le but qu'on se proposait, — les pauvres forains battus, ruinés, anéantis, vinrent implorer M. le directeur de l'Opéra, le priant très-humblement de vouloir bien leur bailler licence de reprendre leurs exercices, moyennant une redevance annuelle de 33,000 livres.

Le marché fut conclu, et ce jour-là même fut inaugurée la législation des redevances, laquelle, abolie pendant la période révolutionnaire, a été rétablie en 1811, pour disparaître définitivement le 24 août 1831.

Et encore pendant une quinzaine d'années de l'Empire-2 décembre-Sedan, il resta un vestige de ces législations digne du moyen-âge. L'Opéra avait le droit de rompre à son profit les engagements des chanteurs du Théâtre-Lyrique. Sauf erreur, le ténor Michot et M^{me} Sass, découverts et lancés par M. Carvalho, quand ils furent à point, furent par ordre supérieur prendre du service dans la troupe de l'Opéra.

Je m'aperçois qu'en voulant faire l'historique de la censure, j'ai un peu dévié de ma route et plus d'une fois touché aux annales lamentables des privilèges de théâtre. Mais les deux questions sont tout au moins connexes; censure et privilèges sont apparentés et de très-près. ALBERT DE LASALLE.



N° 1.

PARIS GUERRIER

DESSINS DE CRAFTY.

Partout où s'étend un espace un peu vaste, on installe des mobiles qui campent bravement sur la dure et pourvoient galement au nécessaire et même à l'agréable. Ceux qui sont cantonnés dans le jardin



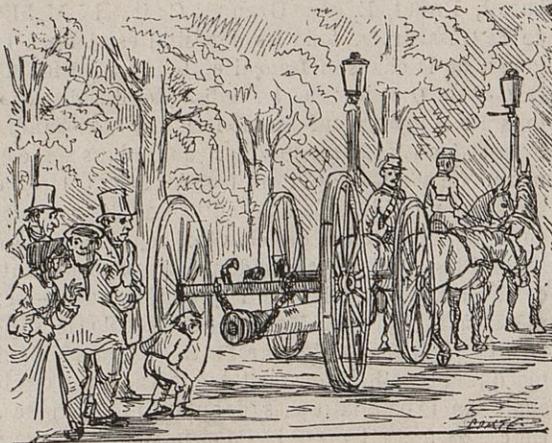
N° 2.



N° 3.

des Tuileries (n° 1), trouvant l'eau des bassins insuffisante, recourent aux nombreuses cantines improvisées sur tous les trottoirs, jetant comme ils peuvent leurs bidons vides, qu'on leur relance pleins séance tenante.

Près des fortifications de Passy, les mobiles de la



N° 4.

Marne ont organisé de véritables cercles où le patriarcal jeu de loto fait fureur (n° 6).

Les mobiles de l'Hérault, de rudes gaillards, soit dit entre parenthèses, s'exercent à démolir des bouchons en attendant, disent-ils, que le tour des Prussiens arrive (n° 2).

En plein Paris, sur les boulevards, on ne voit



N° 5.



N° 6.

qu'uniformes, et les quêteuses de l'Internationale ne reçoivent guère d'autres offrandes pour nos blessés que celles de leurs camarades d'armes (n° 7).

Tout le long des remparts, de braves femmes portent la goutte aux soldats fatigués par la nuit passée à la belle étoile (n° 3).

Dans les Champs-Élysées, les canons de gros calibre continuent à affluer; les plus gros sont les mieux accueillis par les derniers badauds (n° 4).

Plus d'équipages, retour du bois; les bateaux du lac, canots et vélocipèdes marins, effectuent seuls leur rentrée (n° 5).

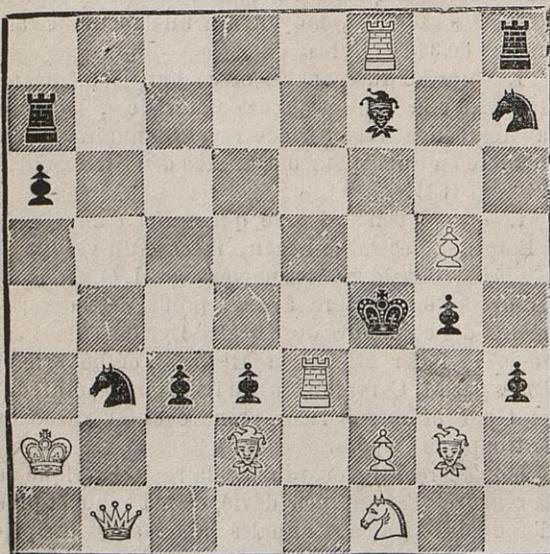


N° 7.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 349

COMPOSÉ PAR M. JOH. ROS, DE VIENNE



Les blancs font mat en cinq coups.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

En vente à la librairie E. LACHAUD, 4, place du Théâtre-Français, Paris.

CARTES-POSTE

ET PAPIER BÉGLEMENTAIRE

POUR LA CORRESPONDANCE AVEC LES DÉPARTEMENTS PENDANT L'INVESTISSEMENT DE PARIS

I. — CORRESPONDANCE OUVERTE

Cartes-poste, avec adresse formulée au verso. Prix, par paquet de 25 cartes... 50 cent.

II. — CORRESPONDANCE FERMÉE

Papier à lettre avec la formule de l'adresse. Prix, le cahier de 25 feuilles... 50 cent.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes. Petits éléments des Codes français, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat. Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du Monde illustré, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Quand la patrie est en danger, tout citoyen devient soldat.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE